livrer au DISCERNEMENT DES ESPRITS. Car dès que l'âme s'élève dans le monde spirituel, elle peut se trouver en présence d'anges fidèles, comme aussi d'anges rebelles.

Or, c'est une oeuvre difficile que de déterminer à quels esprits reviennent les inspirations, les paroles entendues et les visions diverses. Inversement, on s'illusionnerait si l'on pensait que ce travail de discrimination n'est pas nécessaire et que tout esprit vient de Dieu : "Ne croyez pas à tout esprit ; mais voyez par l'épreuve si les esprits sont de Dieu" (I - Jean - IV - 1, 2).

Les anges sont répartis en trois hiérarchies. Chacune des trois hiérarchies comprend trois choeurs d'anges ; ce qui fait en tout neuf choeurs. A la hiérarchie la plus élevée appartiennent les choeurs des SERAPHINS, des CHERUBINS et des TRÔNES. A la hiérarchie intermédiaire appartiennent les choeurs des DOMINATIONS, des VERTUS et des PUISSANCES. La hiérarchie inférieure comprend les choeurs des PRINCIPAUTÉS, des ARCHANGES et des ANGES.

Or, nous savons que des anges des neuf choeurs ont prévariqué. Aucun des neuf choeurs n'a été épargné par la contagion de la révolte. On retrouve donc en enfer de grands séraphins, de puissantes vertus, aussi bien que de simples anges.

La hiérarchie des neuf choeurs est-elle conservée ? On ne lit rien à ce sujet dans l'Ecriture. Notre-Seigneur dit seulement que "Le Royaume de Satan est divisé contre lui-même". Il est donc vraisemblable que de formidables ambitions s'y déploient. Satan, au milieu, gouverne par la DIVISION des MEMBRES, parce qu'il n'a pas d'autre ressource. Tandis que Notre-Seigneur gouverne par l'harmonie des membres.

Cette division des membres n'est pas seulement vraie pour le royaume infernal de Satan. Elle l'est aussi pour son royaume terrestre qui est le siège de prodigieuses tensions internes et de discordes parfois multiséculaires. Et une telle situation est la cause, pour l'homme, de graves erreurs. Car l'ennemi d'un démon n'est pas forcément un ange. L'ennemi d'une mauvaise tradition n'est pas forcément le fidèle de la bonne ; il se peut qu'il soit le tenant d'une tradition encore pire.

Bref, on observe sur terre des BATAILLES de DEMONS. Et l'on peut penser que la plus ancienne de ces batailles est celle que se livrent, depuis des millénaires, les démons "menteurs" (c'est-à-dire ceux qui ont le pouvoir et la permission de se travestir en "anges de lumière") et les démons "homicides" qui ne se travestissent pas et sont obligés de se montrer tels qu'ils sont.

Cette antique rivalité ne profite malheureusement pas aux hommes, au contraire. Car elle ne sert qu'à une chose : diriger vers les anges menteurs les pauvres âmes qui sont effrayées par les anges homicides. Et que l'on n'aille pas s'imaginer que cette rivalité reste théorique. On en trouve des cas d'application dans la rivalité de certaines sectes. Mais ce serait un ample sujet.

On ne sait pas quelle fut la proportion des anges prévaricateurs par rapport à ceux qui sont restés fidèles. On sait seulement qu'en valeur absolue, ils furent extrêmement nombreux : "Légion est mon nom" (Marc - V - 9).

...

V - LA NATURE ANGELIQUE

Les démons restent donc des anges. Trois traits particulièrement importants de leur psychologie vont découler de cette nature angélique : la logique dans le raisonnement, l'endurcissement et la hâte dans le comportement.

La LOGIQUE DEMONIAQUE - Le démon est menteur mais il est aussi logicien : ses raisonnements, qui sont fondamentalement des sophismes, se présentent avec une implacable rigueur. Ils arrivent à s'imposer à l'esprit de l'homme avec une force contraignante. Il faut beaucoup s'en méfier. Il ne faut pas se croire meilleur logicien que lui.

Ou bien il va faire découler des conséquences irréprochables d'un postulat qui sera faux mais brillant. Ou bien il partira d'une prémisse exacte mais il lui fera subir une série de déformations insensibles et acceptables qui le transformeront imperceptiblement.

Dans les deux cas, il aboutira à des conclusions fausses, mais dont la fausseté sera difficile à montrer si l'on accepte d'entrer dans le labyrinthe de ses démonstrations.

C'est de l'extérieur qu'il faut les combattre. C'est à leurs "fruits", c'est-à-dire à leurs conclusions, que les raisonnements de Satan, et de ceux qui lui ressemblent, révèlent leur origine. Il ne faut pas entrer en discussion avec eux.

L'ENDURCISSEMENT DEMONIAQUE - Un démon ne se repent jamais. Il n'avoue jamais son erreur. Pourquoi cela ? La nature angélique est douée d'une faculté de connaissance immédiate. L'ange appréhende d'un seul regard les conséquences de ses actes et de ses décisions.

Une fois leur orientation choisie, les démons ne sont jamais revenus en arrière. Ils avaient tout prévu au moment de la décision. Ils ne peuvent donc pas arguer de leur ignorance. L'obstination est dans la nature de l'ange déchu : "Perseverare diabolicum".

Tout ce que fait le démon se retourne contre lui. Il le sait et malgré cela son activité ne désempare pas, de sorte qu'il aggrave sans cesse son état.

Sur la terre, l'endurcissement est une des marques de l'appartenance au mauvais esprit. Au contraire, le repentir, qui est une forme de l'amour de la vérité, est la marque du bon esprit.

La HATE DEMONIAQUE - Certes, le démon est prudent. Mais il ne peut jamais l'être jusqu'au bout. Car sa prudence n'a pour raison d'être que sa hâte fondamentale de parvenir à ses fins. Et cette hâte provient de deux causes.

Elle vient en partie de ce que le démon est pressé par le temps. Il "sait qu'il ne lui reste que peu de temps". Elle provient aussi de sa jalousie à l'égard de son adversaire : la tendance de Satan est de DEVANCER le plan de Dieu. Il veut faire avant Jésus ce que Jésus se dispose à faire. Il veut l'imiter en le devançant.

Sur la terre, il ne faut pas nous étonner de voir les entreprises du démon précéder celle de Dieu. L'exemple le plus typique de ce devancement

...

est celui de l'Antéchrist qui arrivera immédiatement avant le Christ glorieux, comme pour l'imiter par avance.

Bien des théologiens écrivent : "Anti-Christ", comme en latin dans le texte de la Vulgate. *Anti* veut dire *contre*. Cette orthographe n'est certes pas fautive. Mais celle qui a prévalu dans le français courant, c'est "antéchrist". Or, *ante* veut dire *avant*. Elle est bonne, elle aussi, car elle marque bien cette idée d'anticipation qui est si réelle dans le comportement terrestre du démon.

VI - Le NATURALISME des ANGES DECHUS

Tous les anges, nous l'avons vu, étaient destinés à participer à la Vie divine. Cette participation fut procurée aux anges fidèles par l'aide gracieuse du Verbe Incarné. Les anges révoltés refusèrent cette aide surnaturelle, choisissant de parvenir à leur finalité par les seuls moyens de la nature angélique. C'est ce que nous appelons le "naturalisme" des anges déchus.

Mais alors il n'est plus question, pour eux, de participer à la Vie divine. Leur finalité normale était désormais impossible à atteindre, ils sont réduits à une contre-façon de divinisation. Ils se diviniseront eux-mêmes. Ils se proclameront les égaux de Dieu. Ils se feront proclamer Dieu par les créatures. Mais ayant été chassés du Ciel, ils ne peuvent plus compter que sur les hommes pour devenir les adeptes de leur religion.

Il n'y a pas de meilleure description de l'ambition démesurée du démon que celle qui est donnée par Isaïe : "Comment es-tu tombé du Ciel, Astre brillant, fils de l'Aurore ? Comment t'es-tu renversé par terre, toi, le destructeur des Nations ? Toi qui disais en ton coeur : "Je monterai dans les cieux. Au-dessus des étoiles de Dieu, j'élèverai mon trône. Je m'assiérai sur la montagne du Testament, dans les profondeurs de l'Aquilon. Je monterai sur les sommets des nuées. Je serai semblable au Très-Haut". Et te voilà descendu au Schéol, dans les profondeurs de l'abîme !" (Isaïe XIV - 12, 15).

Ce texte d'Isaïe est remarquable et résume tout le plan du démon à l'égard de Dieu et des hommes. Devenir le dieu de la religion humaine : telle est l'ardente ambition du "fils de l'aurore".

Or, les hommes sont constitués en vue de la Religion de Notre-Seigneur. Ils possèdent, dans les propensions de leur nature, les facultés qui les portent vers l'Homme-Dieu. C'est ce que l'on appelle la RELIGIOSITE NATURELLE.

Le démon est donc amené à se substituer à Dieu dans les mécanismes de cette religiosité naturelle. Il va travailler à se faire adorer par les hommes à la place de Dieu. Jamais cette ambition religieuse n'a été plus clairement exprimée par le démon qu'au moment de la "Tentation au Désert" : "Je te donnerai tout cela si, te prosternant, TU M'ADORES". Le texte latin dit bien : "Tu ergo si ADORAVERIS coram me..." (Luc IV - 6)

La religion païenne consistait précisément en un culte rendu aux démons. Telle est la véritable nature du paganisme. L'enseignement de Saint Paul est absolument formel sous ce rapport : "Je dis que ce que les païens offrent en sacrifice, ils l'immolent à des démons. Or, je ne veux pas que vous soyez en communion avec le démon" (I - Cor. X - 20).

...

Car je possède comme Dieu
Abel

C'était d'ailleurs déjà l'enseignement constant de l'Ancien Testament : "Ils sacrifièrent leurs fils et leurs filles aux démons" (Ps. CV - 37). Le culte des idoles est indubitablement l'une des formes de la religion démoniaque.

L'une des formes seulement, car il y en avait une autre. Le polythéisme des idoles possédait, pour les plus instruits, une infrastructure panthéiste dont le démon n'était certes pas absent non plus. La religion du cosmos était aussi la sienne par le seul fait que ce n'était pas la Religion révélée du Dieu personnel et créateur. Il se cachait bel et bien derrière les arcanes des cosmogonies panthéistes.

Cette double religion se perpétua jusqu'à la Venue de Notre-Seigneur, d'une manière pacifique. Sans doute le démon n'était pas adoré ouvertement, comme tel, car c'eût été trop demander à la religiosité naturelle ; elle se serait rebellée. Mais il était sans adversaire terrestre. Il jouissait de sa religion dans une sorte de paix.

Le régime changea avec l'Avènement de Jésus-Christ : "Ne pensez que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je suis venu apporter, non pas la paix mais le glaive" (Math. X - 34).

C'est maintenant dans l'Eglise que le démon va devoir s'infiltrer. On connaît ce vieil adage : "Toutes les fois que l'on construit une cathédrale, le diable se précipite pour s'y construire une chapelle". Une chapelle où l'on honorera un Christ hétérodoxe et difforme qui ne sera rien d'autre que Satan sous les traits de Jésus.

En effet, ce n'est plus dans les mécanismes de la religiosité naturelle que le démon doit s'immiscer, mais dans ceux de la Vraie Religion. Ce n'est plus derrière les idoles et le cosmos qu'il doit être implicitement honoré. C'est en "Vrai Dieu" qu'il doit se travestir.

Les documents qui émanent de la fausse mystique fournissent assez souvent des <u>AUTO-PORTRAITS</u> du démon qui sont présentés comme étant des descriptions de la Divinité. C'est assez fréquent : en voici un exemple.

Jacob BOEHME, le faux mystique allemand bien connu (1575-1624) donne la description de Dieu telle qu'elle résulte de ses "expériences" : "La Divinité universelle, dans sa génération la plus intime et la plus essentielle, dans son noyau, a une âpreté aiguë et violente où la qualité astringente est une attraction excessive, serrée, dure, semblable à l'hiver quand il fait un froid terrible et insupportable à tel point que l'eau se transforme en glace" (Cité par Julius Evola dans "La Tradition hermétique", au chapitre IV).

Il est bien évident que l'être ainsi décrit n'est pas Dieu. Qui est-ce alors, si ce n'est le démon ?... Nous avons l'exemple d'un auto-portrait du démon se faisant passer pour Dieu.

Tel est le point d'aboutissement de la démarche naturaliste des anges déchus.

...

VII - MENTEUR et HOMICIDE

L'Ecriture sainte nous fait encore une très importante révélation concernant la personnalité du démon : "Il a été HOMICIDE dès le commencement, et il ne s'est pas maintenu dans la vérité, parce qu'il n'y a point de vérité en lui. Quand il profère le mensonge, il parle de son propre fond, car il est MENTEUR et le père du mensonge" (Jean - VIII - 44).

Homicide, cela signifie qu'il nuit au salut des âmes et les entraîne en enfer. Il tue les âmes. Si donc il se montre à l'homme tel qu'il est, c'est-à-dire comme homicide, comme ange de ténèbres, il va évidemment faire peur, il va être terrifiant. Mais alors il sera loin de l'adoration qu'il recherche.

Il va donc utiliser les talents de menteur qui forment son propre fond pour se traverstir en ange de lumière. Un célèbre texte de St Paul est déterminant sous ce rapport : "Ces gens-là sont de faux apôtres, des ouvriers astucieux qui se déguisent en apôtres du Christ. Et ne vous en étonnez pas. Car Satan lui-même SE DEGUISE EN ANGE DE LUMIERE. Il n'est donc pas étrange que ses ministres aussi se déguisent en ministres de justice" (II - Cor. XI - 13,15).

Le travestissement en ange de lumière est une des conditions nécessaires à l'existence de la religion des anges de ténèbres. Ce sont les mêmes esprits qui sont à la fois homicides et menteurs. Cependant nous trouvons sur la Terre des cultes qui appartiennent à des démons plus spécialement homicides. Ce fut le cas du culte de Tanit ou de celui de Moloch, à qui l'on immolait des victimes humaines.

Nous rencontrons d'autres religions, de beaucoup les plus fréquentées, qui appartiennent à des démons plus spécialement menteurs ; ils ne demandent pas de victimes corporelles. Bien mieux : on y cultive la crainte de Satan-homicide, sans reconnaître que l'on y vénère, en dernière analyse, Satan-menteur.

Car la crainte du démon est l'un des traits fondamentaux de la religiosité naturelle. Il faut bien que cette crainte soit cultivée aussi dans la religion de Satan, puisqu'elle est une des conditions de la religiosité.

VIII - Le MINISTERE du DEMON

Il est bien évident que les entreprises du démon n'échappent pas au gouvernement de Dieu. Il faut même reconnaître que "le malin" exerce, sans le vouloir, un véritable ministère providentiel.

Faisons une première constatation. Les démons croient en Dieu : "... Tu crois qu'il y a un seul Dieu, tu fais bien ; les démons le croient aussi... et ils tremblent" (Jacques - II - 19). Nous venons de constater qu'il existe un "naturalisme" des anges déchus. Voici donc aussi chez eux un incontestable THEISME.

Constatons maintenant que les démons ont encore AUDIENCE auprès de Dieu ; ils peuvent être convoqués ; ils peuvent aussi venir réclamer le bénéfice des droits qu'ils ont acquis sur les hommes en les faisant chuter. Notre-Seigneur a révélé à Saint Pierre que le démon était venu auprès de Dieu pour réclamer ses droits sur les apôtres, afin

...

d'obtenir la permission de les tenter : "Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment" (Luc - XXII - 31).

Et Dieu qui est juste envers toutes ses créatures, même envers les démons, permet l'exercice de ces droits acquis ; mais évidemment il le subordonne à son plan. C'est-à-dire qu'il ne permet pas n'importe quoi, n'importe quand. Il reste le maître.

On relira avec intérêt la scène qui est décrite dans le 1er Livre des Rois, au chapitre XXII. Il s'agit d'inspirer une décision fatale à Achab pour qu'il périsse ; car Dieu a décidé de le faire périr. Or, pour prendre sa décision, Achab s'est entouré de devins. Yahweh cherche un messager qui ira tromper ces devins pour qu'ils rendent un faux oracle. Un esprit mauvais se présente alors pour ce ministère de tromperie. Et le texte de la Bible conclut : "Voici donc que Yahweh a mis un esprit de mensonge dans la bouche de tous les devins qui sont là" (1er Rois - XXII - 23).

Si les mauvais esprits échappaient au gouvernement de Dieu, il faudrait conclure avec Zoroastre, au DUALISME du bien et du mal puisque le mal aurait son indépendance. Mais précisément il ne l'a pas. Les mauvais esprits sont soumis au gouvernement de Dieu ; c'est lui qui les envoie sur les hommes qui l'ont mérité. Voici l'exemple de Saül : "L'Esprit de Yahweh se retira de Saül et un mauvais esprit, venu de Dieu, fondit sur lui. Les serviteurs de Saül lui dirent : voici qu'un mauvais esprit de Dieu fond sur toi" (I - Sam. XVI - 14,15).

"Le lendemain, un esprit mauvais envoyé par Dieu fondit sur Saül, et il eut des transports au milieu de sa maison" (I - Sam. XVIII, 10). "Alors, le mauvais esprit de Yahweh fut sur Saül, pendant qu'il était assis dans sa maison" (I - Sam. XIX - 9).

Un autre exemple est aussi bien connu, c'est celui de Job. "Yahweh dit à Satan : voici, tout ce qui appartient à Job EST EN TON POUVOIR ; seulement ne porte pas la main sur lui" (Job - I - 12).

Les hommes qui se comportent en démons, c'est-à-dire ceux qui, au lieu de former le Christ en eux, y ont formé le démon, se voient aussi confier des ministères semblables. L'exemple le plus surprenant est celui de Judas que Notre-Seigneur lui-même envoya "instrumenter" : "Ayant donc trempé la bouchée, il la prend et la donne à Judas, fils de Simon Iscariote. Et après la bouchée, à ce moment-là, Satan entra en celui-là. Jésus lui dit : ce que tu as à faire, fais-le vite" (Jean - XIII - 26,28).

Le diable contribue ainsi à l'entretien de la Vigne du Seigneur en exécutant les besognes répugnantes. Il y a, dans cette situation, une grande ironie. C'est ce rôle de collaborateur inconscient et impuissant que la Sagesse populaire a bien décrit quand elle parle du DIABLE PORTE-PIERRE.

IX - Le PRINCE de ce MONDE

C'est Notre-Seigneur qui donne à Satan le titre de "Prince de ce Monde". Il le lui donne à deux reprises. Quand il annonce que la Passion arrive, il indique qu'elle est l'oeuvre du "Prince de ce Monde".

...

Ce sera l'heure de la puissance des ténèbres : "Hora est Potestas Tenebrarum". Voici le texte : "Je ne m'entretiendrai plus beaucoup avec vous car le Prince de ce Monde vient" (Jean - XIV - 30).

Mais il annonce par ailleurs que cette même Passion est le premier acte du jugement du Prince de ce Monde : "C'est maintenant le jugement du monde ; c'est maintenant que le Prince de ce Monde va être jeté dehors. Et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi" (Jean XII - 31, 32).

Comme il ne peut pas s'agir d'un vain titre, puisqu'il n'y a pas de redondance dans l'Ecriture sainte, il faut bien penser qu'il s'agit d'une fonction réelle. Essayons alors de comprendre comment une telle fonction a pu être accordée au démon.

C'est au moment de la Chute d'Adam que le démon a acquis, tout au moins en droit sinon en fait, la fonction et le titre de Prince de ce monde. Le démon est entré dans les droits de celui à qui il venait de faire perdre la principauté. Il a détrôné Adam et il a pris sa place. Mais cela en droit seulement car, par miséricorde, Dieu a repoussé l'exercice effectif de ces droits, dans leur totalité, à l'époque des derniers temps. C'est L'Antéchrist qui les exercera pleinement.

Or, Adam était prêtre et roi. Le Prince de ce monde est donc, en droit, prêtre et roi. Il le sera réellement au moment de l'Antéchrist. Le démon ne se cachera plus alors derrière les idoles, il pontifiera lui-même comme s'il était un être divin. De même, il sera le maître temporel du monde.

C'est donc le détrônement d'Adam qui est l'origine des pouvoirs du Prince de ce monde. Jusqu'ici nous avons seulement examiné ses ambitions religieuses. Ses pouvoirs temporels ne sont pas non plus négligeables ; mais il faudrait une étude spéciale pour les exposer. Car s'il y a, dans l'histoire, des Rois qui ont exercé le pouvoir du démon, il y en a d'autres qui ont exercé les pouvoirs de Jésus. On comprend qu'il est difficile de démêler ces appartenances.

X - <u>GOG et MAGOG</u> - <u>BEHEMOTH et LEVIATHAN</u>

Il est question de GOG et MAGOG dans Ezéchiel (chapitres 30 et 31) et dans l'Apocalypse (chapitre 20). Ces deux noms désignent des forces terrestres agissant pour le compte du démon ; ce sont des forces terrestres du mal : "... Satan sera relâché de sa prison et il en sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre extrémités de la terre, Gog et Magog, afin de les rassembler pour le combat..." (Apoc. XX - 7).

GOG a le sens de "toiture". Il signifie donc la force satanique dissimulée, celle que l'on a des difficultés à reconnaître ; GOG a donc le sens de <u>R U S E</u> .

MAGOG signifie "sans toiture", c'est-à-dire sans dissimulation. C'est l'hostilité avouée, affichée et cynique. MAGOG a donc le sens de <u>V I O L E N C E</u> .

On rerrouve, sur la terre, une perpétuelle alternance de la ruse et de la violence du démon. Tantôt il agit comme homicide, sans

...

dissimulation. Tantôt il opère comme menteur plein d'astuce. Et il a constitué des forces terrestres qui répondent, plus particulièrement, les unes à sa ruse, les autres à sa violence.

C'est ainsi qu'il a combattu l'Eglise ouvertement en lui suscitant des ennemis extérieurs, mais aussi sournoisement en lui faisant naître des ennemis à l'intérieur.

De même, les nations chrétiennes, et au premier rang la France qui est l'aînée de ces nations, ont été combattues par la force à l'extérieur, mais aussi par une contamination sournoise qui les a déchristianisées.

Les forces terrestres du démon portent encore, dans l'Ecriture sainte, d'autres noms. C'est le Livre de Job qui nous les révèle, au chapitre XL : BEHEMOTH et LEVIATHAN.

BEHEMOTH est la bête de la terre : "Il se nourrit d'herbe comme le boeuf et les montagnes produisent pour lui des fourrages". BEHEMOTH personnifie la violence, puisque : "Son créateur l'a pourvu d'un glaive". Néanmoins, il a en lui des traits qui décèlent la ruse : "Il dort dans l'ombre, dans le secret des roseaux et dans les lieux humides".

Le LEVIATHAN est la bête de la mer puisque c'est avec un harpon que l'on cherche à le prendre. Lui aussi est d'une puissance prodigieuse ; mais il a plus de séduction que BEHEMOTH : "Je ne veux pas taire ses membres, sa force, L'HARMONIE de sa structure... Superbes sont les lignes de ses écailles, comme des sceaux étroitement serrés... Ses éternuements font jaillir la LUMIERE. Ses yeux sont comme les paupières de L'AURORE... Il fait bouillonner l'abîme comme une chaudière. Il fait de la mer un VASE de PARFUM. Il laisse après lui un sillage de lumière. On dirait que l'abîme a des cheveux blancs".

La malice de LEVIATHAN est plus difficile à discerner que celle de BEHEMOTH. Mais les deux bêtes sont présentées toutes les deux comme impossibles à vaincre par les seules forces humaines. La description qui en est faite est prophétique : les symboles bibliques désignent des forces et des circonstances qui ont existé réellement au cours de l'histoire.

XI - La POSTERITE du SERPENT

La tentation et la chute originelle ont entraîné la division du genre humain en deux "postérités" irréconciliables. Le dogme du péché originel procure l'intelligence du statut réel de l'humanité à l'égard de Dieu. Si on refuse de l'admettre, on ne comprend rien à l'histoire du monde : "Je mettrai des inimitiés entre toi (le Serpent) et la femme, entre ta postérité et sa postérité" (Gen. - III - 15).

La postérité du serpent est évidemment spirituelle. Ce sont les "fils de la désobéissance dont parle St Paul : "... selon le Prince de la puissance de l'air, de l'esprit qui agit maintenant dans les FILS de la DESOBEISSANCE" (Ephes. II - 1). Certaines traductions portent : "les fils de l'incrédulité".

...

Tout homme pêcheur appartient, dans une certaine mesure, à la postérité du serpent : "Celui qui commet le péché est du diable car le diable pèche dès le commencement. C'est pour détruire les oeuvres du diable que le Fils de Dieu a paru" (I - Jean III - 8).

Cet état de guerre, dont nous avons déjà parlé, est un fait auquel nous ne pouvons rien : il est accepté par Dieu. La paix ne peut pas résulter de l'accord entre les deux postérités mais seulement de la défaite de la postérité du serpent.

"Ne vous attachez pas à un même joug avec les infidèles. Car quelle union peut-il y avoir entre la justice et l'injustice ? Quel commerce entre la lumière et les ténèbres ? Quel accord entre JESUS-CHRIST et BELIAL ? Quelle société entre le fidèle et l'infidèle ?" (II - Cor. VI - 14, 15).

Et pourtant "les fils de l'incrédulité" ne cessent d'inviter tous les hommes au dialogue. C'est une tentation à laquelle il ne faut pas succomber. Nous l'avons déjà vu à propos de la logique de Satan. Nous avons vu aussi qu'il a sur la terre sa religion, c'est-à-dire son "calice" et sa "table" :

"Vous ne pouvez pas boire à la fois au CALICE du Seigneur et au CALICE des démons ; vous ne pouvez pas prendre part à la TABLE du Seigneur et à la TABLE des démons. Voulons-nous provoquer la jalousie du Seigneur ? Sommes-nous plus forts que lui ?" (1re Cor. - X - 20,22).

XII - Le PAGANISME

Il n'est pas mauvais de revenir sur le paganisme antique car il existe un paganisme moderne que l'on exhume de toutes parts et qui se répand rapidement chez nos intellectuels et dans l'opinion courante.

Le paganisme ne consiste pas seulement dans le culte des idoles. Le polythéisme populaire était complété, pour les gens instruits, par un panthéisme fondamental, lequel ne change rien à la véritable nature de la religion païenne. Elle reste, aux yeux de Dieu, LA RELIGION DES DEMONS : "Tous les dieux des nations sont des démons" (Ps. - XCV - 5).

Il est bien évident que la Révélation nous apprend, sur l'essence du paganisme, beaucoup plus que ne peut le faire l'érudition moderne la plus poussée, laquelle ne va pas au fond des choses.

Même teintée d'un vague théisme, la religion païenne ne cesse pas d'appartenir au démon : "... ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu et ne lui ont point rendu grâce ; mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements et leur coeur insensé a été rempli de ténèbres" (Rom. - I - 21).

L'Apôtre des Gentils, Saint Paul, est informé de la véritable appartenance des nations auprès desquelles il est envoyé : elles appartiennent à Satan et sa mission consiste précisément à les faire passer sous la puissance de Dieu : "... des Gentils auxquels je t'envoie maintenant pour leur ouvrir les yeux afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu" (Actes - XXVI - 17, 18).

...

L'Ecriture ne distingue pas, chez les Gentils, entre des religions diverses. Hors de l'Eglise de Notre-Seigneur, il n'y a, au fond, qu'une seule et même religion païenne. Le théisme ou le panthéisme sous-jacents n'y changent rien.

Mais le paganisme s'est infiltré aussi en Israël. Accompagné de son panthéisme explicatif qui sert de lien entre les dieux, il est venu altérer la tradition juive, c'est-à-dire la kabbale : "Ils se mêlèrent aux nations et ils apprirent leurs oeuvres. Ils servirent leurs idoles qui furent pour eux des pièges. Ils sacrifièrent leurs fils et leurs filles aux démons" (Ps. - 106 (Vulg.) - 35, 37).

Et par quel canal le polythéisme a-t-il pénétré en Israël ? C'est toujours le même : LA MAGIE ; c'est elle qui sert de véhicule aux démons : "Qu'on ne trouve chez toi personne qui fasse passer par le feu son fils ou sa fille, qui s'adonne à la divination ou à la magie, qui pratique l'art des augures et des enchantements, qui ait recours aux charmes, qui consulte les évocateurs et les devins et qui interroge les morts. Car tout homme qui fait ces choses est en abomination devant Yahweh" (Deut. - XVIII - 10,12).

XIII - L'ANTECHRIST

L'Antéchrist véritable sera le dernier. Il paraîtra à la fin des temps et il sera terrassé par le Christ dans son Avènement de Majesté !

Mais auparavant, il aura eu des PREFIGURATIONS, c'est-à-dire des précurseurs. D'autres personnages l'auront précédé, animés du même esprit, mais jouant un rôle moins important.

Saint Jean l'Evangéliste étend même très largement la qualification d'antéchrist. Il l'attribue à tout homme qui ne reconnaît pas Jésus comme étant le Christ : "De même que vous avez appris que l'Antéchrist doit venir, de même y a-t-il maintenant plusieurs antéchrists ?" (1re Jean - II - 18).

Cette extension est même un des traits de sa doctrine : "Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ ? Celui-là est antéchrist, qui nie le Père et le Fils". (1re Jean - II - 22). Ou encore : "... Tout esprit qui ne confesse pas ce Jésus n'est pas de Dieu : c'est l'esprit de l'antéchrist" (1re - Jean - IV - 3).

Sans doute cet "esprit de l'antéchrist" est très répandu. Mais il ne faudrait pas en conclure que le nom et la notion ne recouvrent qu'un phénomène collectif. La venue d'un personnage incarnant cet esprit et méritant ce titre est indubitable. Saint Paul donne une description de l'Antéchrist qu'il désigne sous la formule de FILS de PERDITION : "Que personne ne vous égare d'aucune manière ; car auparavant viendra l'apostasie, et se manifestera l'homme de péché, le fils de perdition, l'adversaire qui s'élèvera contre tout ce qui est appelé Dieu ou honoré d'un culte, jusqu'à s'asseoir dans le sanctuaire de Dieu et se présenter comme s'il était Dieu" (II - Thess. - II - 3, 4).

Dans un autre passage, Saint Paul le nomme L'IMPIE : "Et alors se découvrira l'Impie que le Seigneur exterminera du souffle de

...

sa bouche et anéantira par l'éclat de son Avènement. Dans son apparition, cet impie sera, par la puissance de Satan, accompagné de toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers, avec toutes les séductions de l'iniquité, pour ceux qui se perdent, parce qu'ils n'ont pas ouvert leur coeur à l'amour de la vérité qui les eût sauvés" (II - Thess. - II - 7, 11).

L'enseignement de l'Ecriture au sujet de l'Antéchrist est donc clair : le personnage principal viendra le dernier mais auparavant il aura eu des préfigurations nombreuses.

Reste une question : peut-on parler, pour l'Antéchrist, d'un <u>CORPS MYSTIQUE</u> ? Ni l'expression, ni la notion ne sont courantes parmi les écrivains religieux. Cependant elles ne se heurtent à aucune difficulté théorique.

De même que le Christ possède un "Corps mystique", qui est l'Eglise, de même l'Antéchrist possède sa "contre-église", ou plutôt ses diverses "contre-églises". Car il est bien compréhensible que le corps mystique de l'Antéchrist est difforme, monstrueux, polymorphe. Il est également gigantesque.

Car ce "Corps mystique" n'est rien d'autre que le "royaume divisé contre lui-même" dont parle l'Ecriture. C'est l'ensemble formé par toutes les fausses religions. Il est l'oecuménisme des fausses religions.

Il est aussi ce qu'elles nomment <u>LA BETE</u> ou <u>le DRAGON</u>. Nous avons même vu qu'il y avait deux bêtes, car "La Bête" est double : Béhémoth, bête de la terre, et Léviathan, bête de la mer. Le Livre de JOB nous a montré leur puissance, de beaucoup supérieure à celle de l'homme. Et c'est là que nous en arrivons maintenant. Comment extirper la bête, instrument du faux prophète ?

XIV - <u>L'EXTIRPATION DE LA BETE</u>

Extirper "la Bête" est une oeuvre au-dessus des forces de l'homme, car non seulement elle possède une puissance surhumaine, mais elle jouit de véritables droits sur ce monde. Seul Jésus détient les pouvoirs et les droits nécessaires pour l'abattre. C'est son oeuvre personnelle. L'Eglise, qui est <u>MILITANTE</u> , participe à la lutte de son Chef, mais ne la dirige pas. Chaque chrétien est, lui aussi, militant, c'est-à-dire soldat. Examinons les conditions générales du combat, plusieurs fois millénaire, dans lequel nous sommes engagés.

La condition du monde est l'écartèlement entre deux maîtres qui jouissent de droits opposés sur le même héritage et qui se font la guerre. Ce combat des <u>DEUX ETENDARDS</u> (on dit aussi des "deux Cités") est une des grandes vérités du Christianisme. On en trouve souvent mention dans les actes du magistère, comme, par exemple, dans les premiers mots de l'encyclique "Humanum Genus" de Léon XIII : "... le monde s'est partagé en deux camps ennemis, lesquels ne cessent pas de combattre..."

La bataille entre Jésus et Bélial est sujette, comme tous les combats, à des <u>FLUCTUATIONS</u> . Notre-Seigneur procure à l'Eglise et aux nations chrétiennes des périodes de triomphe. Néanmoins, il

...

souffre aussi qu'à certaines époques son adversaire paraisse véritablement victorieux. C'est le cas de nos jours. Mais s'il faut que le scandale de telles victoires apparentes arrive, il ne faut pas que nous soyons de ceux par qui il arrive. Il faut savoir reconnaître les forces du mal afin de ne pas être entraîné par le courant. C'est pour contribuer à cette reconnaissance que nous venons de résumer la "SCIENCE DU MAL". Expliquons-nous sur le bien-fondé de cette science.

On sait que l'homme, aux origines, a consommé le fruit de "l'arbre de la connaissance du bien et du mal", d'une manière illicite et prématurée. Au lieu d'attendre prudemment que la révélation lui en soit faite, en temps opportun, il a voulu en faire l'expérience. Consommation fautive donc.

Toujours est-il que l'arbre était bon puisqu'il avait été planté par Dieu et que voilà maintenant l'homme en possession de cette science, excellente par elle-même, du bien et du mal. Il n'est plus en son pouvoir de l'ignorer. Il est même tenu de la cultiver, puisque le mal et le Malin l'entourent de toutes parts, jusqu'à pénétrer au fond de lui-même.

Or, l'Ecriture contient précisément la révélation du Christ et celle de l'Antéchrist, c'est-à-dire du bien et du mal. Elle est donc la principale source de cette science,laquelle est donc double : elle compte deux chapitres qui s'équilibrent. Il ne faut pas que la science du Christ, pour aimable et rassurante qu'elle soit, fasse oublier la science rebutante et inquiétante de l'Antéchrist.

Mais la science du mal ne se réduit pas à celle de la faiblesse humaine : "Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les PRINCES, contre les PUISSANCES, contre les DOMINATEURS de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans les airs." (Ephes. VI - 12).

Notre ennemi n'est donc pas tant la matière que le mauvais esprit. Et c'est ce que ne comprennent pas certains penseurs, chrétiens ou non, qui espérant détourner leurs lecteurs du matérialisme, exaltent ce qu'ils nomment "les valeurs spirituelles". Il ne suffit pas, en effet, de tendre vers l'esprit, puisqu'il y a deux esprits. Il y a un choix à opérer. La révélation apostolique enseigne clairement la nécessité du DISCERNEMENT DES ESPRITS : "Ne croyez pas à tout esprit ; mais voyez, par l'épreuve, si les esprits sont de Dieu." (I Jean IV - 1-2).

Appliquons donc les règles du discernement des esprits au monde qui nous entoure. Elles vont nous faire reconnaître les forces terrestres qui relèvent des démons et qui, par conséquent, jouissent du même statut qu'eux et sont animées des mêmes comportements, que précisément nous avons résumés dans cette étude.

Nous constaterons alors que ces forces adverses sont gigantesques. Bien sûr, nous n'allons pas en établir ici le recensement détaillé. Notons seulement leur énorme puissance puisqu'elles comprennent la plupart des Etats temporels, toutes les sectes secrètes et toutes les fausses religions. La description globale et prophétique en est donnée dans le Livre de JOB : "Attacheras-tu Léviathan pour amuser tes filles ?...

...

Cribleras-tu sa peau de dards ? Perceras-tu sa tête du harpon ?... Qui donc oserait me résister en face ? TOUT CE QUI EST SOUS LE CIEL EST A MOI... Qu'on l'attaque avec l'épée, l'épée ne résistera pas, ni la lance, ni le javelot, ni la flèche. Il tient le fer pour de la paille et l'airain pour du bois vermoulu." (Job, XLI).

En face de cette hydre colossale, nous traînons une vieille erreur dont nous avons du mal à nous débarrasser. C'est celle de l'humanisme chrétien qui a cru possible à l'Eglise de conquérir le monde par les moyens du monde.

Il nous faut aujourd'hui une stratégie plus logique. La Bête ne peut être repoussée, ou du moins contenue pour un temps, que par la puissance propre du Verbe Incarné, c'est-à-dire par LA GRACE, force d'un ordre supérieur à la nature.

Et quelle est la grande règle de l'ECONOMIE DE LA GRACE, de sa répartition, de sa distribution, de sa mise en oeuvre ? C'est celle-ci : les grâces sont faites pour être distribuées, mais à la condition d'être demandées ; beaucoup de grâces se perdent pour n'avoir pas été demandées. Notre-Seigneur est appelé, dans l'Ecriture : "Le Désiré des collines éternelles". (Gen. XLIX - 26). Si les anges innocents ont dû le désirer, a fortiori les hommes pécheurs. Le Verbe Incarné ne donne pas ses grâces à ceux qui ne les demandent pas. Sans doute il dispose les coeurs à cette demande, mais il ne les y contraint pas.

Nous arrêtons là notre analyse pour ne pas entrer dans des spéculations proprement stratégiques, car ce serait un trop gros morceau et une tout autre affaire. Terminons par une conclusion à deux termes. Le premier est celui-ci : s'attaquer aux formidables institutions de la "contre-église", entendue au sens large, est une oeuvre radicalement au-dessus des forces humaines. Le second terme de notre conclusion est le corollaire du premier : la phase préliminaire à toute opération stratégique effective est obligatoirement une phase de contemplation, de désir, de prière et même de pénitence, puisque la pénitence donne des ailes à la prière ; et cela afin de ne pas devancer le plan de Dieu, mais, au contraire, d'y correspondre. C'est précisément ce travail préalable que beaucoup voudraient escamoter. Certes, le "Désiré des collines éternelles", nous le savons bien, se dispose à nous sauver. Encore faut-il le lui demander avec l'insistance et l'intensité que requiert une telle grâce.

J. V.

---oOo---

"CES MESSIEURS"

Voici un petit livre, très dense, très riche de substance qui témoigne de nombreuses lectures et rassemble sous une forme condensée une documentation de premier ordre garantie par des références précises.

M. Norbert TOURNOUX, son auteur, s'est proposé de présenter à ses lecteurs ce que fut au cours des âges la formation des clercs spécialement dans l'Ouest, sous la direction des Sulpiciens, qu'il n'apprécie guère. Il dit pourquoi. On ne résume pas ce travail ; ce sont des notes qui doivent servir à des recherches plus larges et qu'un historien ne peut se permettre d'ignorer s'il travaille en matière religieuse.

M. TOURNOUX a eu, par ailleurs, l'amabilité de rechercher pour nous, dans ses immenses lectures, ce qui nous intéresse spécialement, c'est-à-dire les modes d'infiltration de la Franc-Maçonnerie dans les séminaires à la veille de la Révolution. Il s'appuie pour cela sur un livre d'Augustin THEINER à peu près introuvable aujourd'hui, l'Histoire des Institutions d'Education ecclésiastique (Paris, Débecourt, 1841), traduit de l'allemand par Jean COHEN.

En voici des extraits qui n'étonneront pas quand on sait que les séminaristes de cette époque eurent parfois pour éducateurs des francs-maçons notoires comme l'athée Albertin, supérieur du séminaire d'Innsbruck et que le franc-maçon Zwack reconnaissait : "Nos frères ecclésiastiques ont été pourvus par nos soins de bénéfices, de cures ou de préceptorat".

<u>page 46</u> - "Le Congrès d'Ems n'osa pas condamner directement l'institution des séminaires. Il leur porta toutefois les coups les plus sensibles. Le langage pompeux par lequel on invita la jeunesse ecclésiastique à se rendre à Bonn, où on lui promit qu'une nouvelle aurore poindrait pour les sciences théologiques, y attira, en effet, tous les élèves du clergé.

Mais quelle fut la lumière qu'ils y reçurent si, à l'aide du flambeau de l'Illuminisme, on leur enseigna la manière de s'insurger méthodiquement contre l'Eglise, contre son chef suprême et contre leur propre supérieur, l'évêque. On prêcha en présence des évêques une monstrueuse indépendance qui dégénéra en une sauvage destruction de toute hiérarchie catholique. L'orgueilleuse audace et la funeste tendance de ces nouveaux professeurs savaient que cette coupable bannière de l'indépendance et de l'anarchie devait nécessairement être plantée sur les ruines de la morale et des bonnes moeurs des jeunes élèves du clergé."

<u>page 61</u> - En Autriche sous Van Swieten (directeur de l'Instruction publique),"il fallait être philosophe ou illuminé pour obtenir une chaire de théologie... les charlatans les plus impies étaient ceux qui obtenaient avec le plus de facilité de l'avancement".

On trouvera ce livre chez son auteur, M. Norbert TOURNOUX, 34, rue Jean Macé, 53000 LAVAL.

page 65 - "Un prélat autrichien écrit en 1789 : il est certain que, dans nos séminaires, la religion et la morale sont complètement anéanties et que les erreurs les plus nuisibles y sont non seulement favorisées mais encore ouvertement enseignées".

page 66 - "Parmi les professeurs de théologie, il y avait des hommes qui étaient des corrupteurs déclarés de la jeunesse et qui sapaient non seulement leur religion mais encore leurs moeurs. Le séminaire de Fribourg, en Brisgaw, se distinguait surtout par l'immoraluté et la perversité de ses professeurs. Là tout était raillé et foulé aux pieds."

page 66 - "Jean Kolb... prêtre et professeur de théologie pastorale au séminaire de Rattenberg... était livré à tous les vices. Il attaquait ouvertement la religion et la morale en présence des séminaristes et des laïcs. Il menait ses élèves le vendredi soir dans les plus mauvais cabarets..."

page 68 - "Les séminaires généraux, créés à la suppression des séminaires diocésains furent appelés nouvelles Babylones, véritable insulte à la religion et honte pour l'humanité".

page 69 - "On compte (dans l'un de ces séminaires) quatre-vingts séminaristes, mais le nombre des filles de joie à qui les directeurs accordaient la libre entrée de l'établissement, dans le but d'ôter à ces jeunes gens tout sentiment de honte, est beaucoup plus considérable."

Il n'y a pas lieu de s'étonner quand on sait que l'Illuminisme, agissant de l'intérieur comme agent dissolvant, s'était implanté dans le clergé catholique d'Allemagne, surtout le haut clergé. D'après l'auteur des "Voyages en Allemagne" presque tous les séminaristes étaient devenus des "Illuminés". On pense bien que la contagion ne se limita pas à ce pays, et le nombre de dignitaires ecclésiastiques qui fréquentaient les loges françaises à la veille de la Révolution est significatif à cet égard.

Les forces de Subversion -d'où qu'elles viennent- n'ont pas changé de tactique. L'attaque depuis l'extérieur est inefficace, au contraire, elle resserre les liens de défense. Il faut pourrir et désagréger de l'intérieur (et il y a bien des façons de pourrir et de désagréger !). Si l'on observe attentivement ce qui se passe aujourd'hui, il faut reconnaître que la méthode est efficace.

F. M. d'A.

LE RALLIEMENT DE ROME A LA REVOLUTION

Le long et patient travail de la Révolution contre le Christianisme ne pouvait pas parvenir totalement à ses fins tant que l'Eglise continuait à assumer son rôle, au moins dans son aspect minimum qui est de rappeler constamment que la Révolution est satanique et qu'elle veut donc détruire l'ordre naturel et surnaturel de la création divine.

Soulignons au passage combien cette action, qualifiée habituellement de contrerévolutionnaire, est positive : il s'agit au premier chef d'une action "pour" l'ordre divin, et seulement par voie de conséquence contre la Révolution, car c'est elle en réalité qui est contre Dieu et l'homme, qui est négative, en somme.

C'est pourquoi, après plusieurs siècles de travaux et de victoires, la Révolution s'est trouvée, comme à l'issue d'un siège, au pied de la citadelle, l'Eglise ; et comme il est fréquent en pareil cas, c'est par la subversion interne que la citadelle a été prise, ou plutôt subjuguée.

Dans son livre paru au printemps 1979, M. Pierre FAUTRAD, fondateur de l'Autodéfense familiale de l'Occident chrétien, analyse les étapes de cette prise de possession, de ce ralliement de Rome à la Révolution. Nous le recommandons vivement à nos lecteurs qui y trouveront non seulement la description du processus, mais aussi dans la 2e partie une foule de documents révélateurs, de ces documents que beaucoup ont vu citer, çà et là, mais que personne n'a jamais sous la main pour en faire état auprès d'autrui.

Six chapitres assez brefs et d'une lecture agréable rendent compte des adversaires en présence, de leurs positions et de leurs mouvements.

Le premier chapitre donne la référence des condamnations romaines de la Franc-Maçonnerie et cite l'ouvrage de l'abbé Emmanuel BARBIER, paru en 1910, "Les Infiltrations maçonniques dans l'Eglise". Le deuxième chapitre montre la réalisation dans l'Eglise de Vatican II du programme moderniste de la fin du 19e siècle, tandis que le chapitre trois confirme la concordance entre ce programme moderniste et les principes maçonniques.

Le chapitre quatre pose la lancinante question qui hante tous les vrais chrétiens : comment l'Eglise a-t-elle pu en arriver là ? C'est effectivement une énorme question, et notre Société et ce Bulletin d'études n'ont pas d'autre raison d'être que de tenter d'y apporter un début de réponse.

M. FAUTRAD rappelle brièvement quels furent les ouvriers de la dernière étape, depuis un siècle, le Sillon de Marc SANGNIER et ses héritiers démo-chrétiens.

Le chapitre cinq a le grand mérite de détailler le Ralliement, en montrant qu'il ne s'est pas fait en une seule fois, à la fin du 19e siècle, mais lentement sur près d'un siècle, sous trois règnes principalement, celui de Léon XIII, celui de Pie XI et celui de Paul VI.

Dans un dernier chapitre est montrée l'ultime conséquence du Ralliement de Rome à la Révolution, celui de son agenouillement devant le Communisme et de la trahison des chrétiens de l'Est sous le couvert de l'habileté diplomatique, brillamment continuée sous le pontificat en cours par son auteur devenu Secrétaire d'Etat.

Un tel livre est non seulement à lire soigneusement, mais aussi à garder sous la main pour le prêter à ses interlocuteurs éventuels qui y trouveront en peu de pages une masse de documents irréfutables de nature à convaincre les personnes de bonne foi. Quant aux autres...

P. R.

Le RALLIEMENT de ROME à la REVOLUTION -
Editions Pierre FAUTRAD - FYE 72490 BOURG LE ROI
CCP 1224-80 C RENNES - Le volume : 30 F + 5 F de port.

DE LA VRAIE PHILOSOPHIE COMME PRELIMINAIRE A LA REVELATION

Les causes de la crise contemporaine peuvent être appréciées à divers niveaux, et elles doivent l'être simultanément si l'on veut, pour rester dans le réel, éviter toute tendance réductrice.

Sans cesse et en même temps, il faut avoir à l'esprit les facteurs économiques, politiques, historiques, religieux, etc., mais il faut surtout ne pas oublier que, cachée au coeur de tous ces éléments, se trouve toujours la conception que les hommes se font de la Nature et de leurs rapports avec elle.

Fût-ce sans paroles, fût-ce implicitement, toute activité humaine, en elle-même et dans ses conséquences, est soustendue par une philosophie précise ; il ne suffit donc pas d'analyser l'erreur dans telle ou telle de ses manifestations, il est indispensable de la traquer dans sa source, dans sa racine philosophique. C'est à cela que visent les articles publiés ici sous la rubrique "Aux Racines philosophiques de la crise contemporaine".

Un premier article, dans le n° 1, a posé le problème, celui de la méconnaissance du réel par la pensée moderne. Un deuxième article, dans le n° 3, a montré que cette méconnaissance dont l'explosion finale a eu lieu en plein XVIIe siècle, a une origine ancienne, à la jonction de la philosophie antique et de la pensée chrétienne naissante. L'article de ce n° 4 développe les deux études précédentes en insistant sur le rôle préparatoire propédeutique de la vraie philosophie (ou si l'on préfère de la philosophie du Vrai) par rapport à la Révélation, par rapport à la connaissance et à la pratique du vrai Dieu.

Une mauvaise philosophie ne peut laisser indemne la religion, l'expérience des siècles le montre suffisamment et, tout près de nous, il y a un siècle, le Modernisme a offert un nouvel et parfait exemple du lien obligatoire qui unit à une crise de l'intelligence une crise de la Foi.

Ces divers articles forment une suite logique, ils doivent donc être lus comme tels, et celui d'aujourd'hui volontairement raccourci sera complété dans le prochain Bulletin.

Il allait de soi que j'ai adressé à mon vieil ami les "pages à paraître" de notre approche "Des Racines philosophiques de la crise religieuse contemporaine". De retour de courrier, quel déluge ! Pour l'instant, retenons l'essentiel.

Tout en convenant professer de *"la défiance à l'égard de la raison et même du monde"* et, de ce fait, *"être plus platonicien qu'aristotélicien, plus augustinien que thomiste"*, mon ami réprouve mon attitude à vouloir soutenir "une sorte de dualisme entre s. Augustin et s. Thomas d'Aquin", et me reproche de *"verser dans cette tendance déplorable à surestimer la raison au détriment de la foi et être ainsi conduit, tôt ou tard, à opposer la vérité rationnelle ou de raison à la vérité surnaturelle ou de foi, alors que, pour tout catholique, la foi seule, parce qu'elle est perfection de l'homme, rend à la connaissance de quelque sujet que ce soit, sa pleine légitimité"*.

Et mon ami de conclure : "Vous comprenez que je ne puisse accepter le reproche que vous faites à *mon penchant plus mystique que rationnel*, lequel, selon vous, *au même titre que celui de l'homme de raison, du rationaliste, provoquerait une césure entre la raison et la foi, alors que*, je le répète, *la foi seule restitue à l'homme sa perfection brisée par le péché originel et rend à la connaissance de quoi que ce soit sa pleine légitimité.*

Pour moi, la foi seule doit être première, car elle vient de Dieu. Devant elle, tout doit s'effacer, y compris la raison. Pour vous, je crains que ce soit l'inverse. Comment, je vous le demande, pouvez-vous faire confiance en la raison, alors qu'elle est à l'origine de tous nos blasphèmes et de tous nos mots passés, présents et à venir, et qu'elle est impuissante, par elle-même, à nous faire connaître Dieu - sinon pourquoi y aurait-il des athées ?

C'est la défiance à l'égard de la raison, le doute à l'égard des connaissances humaines qui sont la meilleure préparation à la foi. N'est-ce pas cette attitude sceptique qui prépare à l'acceptation des dogmes ? Ce fut le chemin d'Augustin ; ce fut aussi celui de Montaigne et de Pascal. C'est aussi le mien. Vous voyez, je suis en bonne compagnie !"

Voilà qui demande une mise au point. Qu'il soit donc d'abord bien entendu que nous nous plaçons au point de vue de la philosophie et de l'histoire de la philosophie. Il ne s'agit pas de personnes, il s'agit de doctrines.

Quoique nous devions y revenir souvent, précisons dès maintenant que la philosophie n'est pas ce tissu de doctrines qui, depuis au moins trois siècles, s'engendrent mutuellement, aussi diverses que contradictoires, et qui n'ont de philosophie que le nom. Celles-ci n'ont d'autre intérêt pour l'historien que de révéler le désordre mental dans lequel a sombré l'intelligence.

Face à ce chaos, ne nous étonnons point que la "philosophie" apparaisse comme un jeu de l'esprit reposant sur des postulats sans fondement dans le réel, comme une extrapolation invérifiable et n'exprime, en fait, qu'une "opinion".

Cette attitude résume ce que l'on peut lire, au mot "philosophie", dans le Vocabulaire philosophique de Goblot. Disciple du positivisme, Goblot ne conçoit de philosophie que la philosophie qui serait une "Philosophie des Sciences" - ce qui est un non-sens, car c'est ne pas distinguer l'"esprit philosophique" de l' "esprit scientifique". L'on ne peut cependant réduire le premier au second : l'un n'est pas l'autre !

Goblot écrit : "*Le philosophe se propose de constituer un système cohérent en lui-même, mais dont la vérification est présentement, sinon définitivement, impossible*" ; et enfin la conclusion : "*Il est impossible de donner au mot philosophie une définition unique qui convienne à tous (les philosophes)*". Autant dire qu'il n'est pas de philosophie, qu'il n'est que des "opinions à prétention philosophique".

Tout cela convient à ces "philosophies", nées du cartésianisme. Effectivement, aucune philosophie moderne n'a pour objet la recherche de la vérité - ce qui est cependant la raison d'être de la démarche philosofique.

Ce qui est grave, c'est que ceux qui répudient la philosophie n'en sont pas moins abreuvés quotidiennement par le consensus intellectuel qui, au gré de l'Enseignement laïc et obligatoire, est devenu le nôtre, au point qu'il n'en est aucun qui, sans même avoir "fait philo", comme l'on dit, ne pense et n'agit en cartésien et en kantien, ou en hégélien ou en marxiste, ou en sartrien ou en freudien, voire selon "les nouveaux philosophes" juifs néo-marxistes, etc. - et non en catholique. Que l'on ne s'étonne point de la perte de ce "bon sens", chez le peuple qui en avait le plus, tout simplement parce qu'il était pétri de réalisme catholique ; il n'est pas à chercher ailleurs la cause de cette chute.

Ce qui est tragique, c'est que ceux-ci ne sont pas conscients de cette imprégnation. Mieux, ils se plaisent à se vouloir en conformité avec leurs semblables, avec leur époque. "C'est le mal de notre époque, à une autre, nous aurions été autres", disent-ils sans même percevoir qu'ils renoncent ainsi à faire usage de leur intelligence et que le fondement même de leur attitude est inspirée par le marxisme.

Que le non-catholique soit ainsi peut encore se comprendre, mais que le catholique le soit témoigne qu'il ne l'est pas, car s'il n'est pas conscient de son obéissance passive aux courants philosophiques qui l'enserrent, c'est par faute de s'instruire des implications philosophiques du catholicisme, et même tout simplement de "la droite raison", tant il est vrai que le catholicisme a ceci d'unique d'être en continuité, en conformité avec la "droite raison" : *la foi surnaturelle ne s'oppose pas à la raison naturelle, l'une et l'autre ont été créées pour se rencontrer, se conjuguer, se sustenter mutuellement, tantôt l'une illuminant l'autre et réciproquement.*

Si le catholique savait mieux quel délice il peut éprouver à approfondir sa foi, à pénétrer en Dieu jusqu'en son intimité révélée -quel perpétuel émerveillement !- il ne serait pas porté à boire à des "philosophies" qui tuent la raison, car il en reconnaîtrait aussitôt le vice fondamental, l'irrationalité patente. Le jour où il l'aura compris, ce ne sera pas seulement l'Eglise qui sera sauvée du chaos, mais le monde.

Que ces implications philosophiques ne se soient pas révélées d'emblée aux chrétiens eux-mêmes, cela va de soi : l'Evangile n'est pas né d'une philosophie, comme le sont précisément les religions naturelles. L'Evangile est source de la plus haute philosophie qui se puisse constituer, puisqu'il se présente comme une loi de vie, comme un étalement nouveau et quasi un renversement des valeurs de vie, comme la Sagesse suprême.

Comme tel, il est obligé, du moment qu'il prend conscience de lui-même socialement, de justifier ses prétentions et de fournir les considérants de la loi qu'il apporte. Doctrine de salut de l'homme et du monde, il est tenu de définir la destinée quant à son point de départ, à ses chemins et à son terme, pour autant que s'y trouvent intéressées les démarches à accomplir. Il doit définir l'homme en lui-même et en ses rapports essentiels, et ainsi définit Dieu, rapport premier, Cause première qui est également fin, raison qui justifie la raison, loi vivante qui justifie le devoir et en assure l'aboutissement. Questions philosophiques par excellence, quelque nom que l'on donne au discours qui les formulera.

Ces problèmes philosophiques ne se posaient pas aux juifs et aux premiers judéo-chrétiens. Là, il s'agissait d'un peuple qui avait été choisi et pétri pendant des siècles de la main même de Dieu, et il le savait. L'adhésion au christianisme, pour le juif, n'exigeait pas un processus de conversion au sens propre du mot, mais l'acceptation hic et nunc de la Promesse, c'est-à-dire accepter Jésus de Nazareth, non pas comme un Prophète, mais comme le Messie annoncé par les Ecritures, et vouloir vivre par Lui, en Lui et avec Lui.

Pour les Gentils, le problème était différent : il n'y a pas, chez eux, une tradition religieuse monothéiste, tout au moins systématis il n'y a pas la Promesse, et il n'y a pas les Prophètes. Il y a, certes, l'Etre suprême, une croyance spontanée, c'est-à-dire non encore réfléchi non encore systématisée en un corps de doctrine. Les conséquences philos phiques de l'existence de l'Etre suprême ne sont pas élaborées, ni même variment pensées. Ceux qui, pour la première fois dans l'histoire de l'h manité, élaboreront ces conséquences, ces implications philosophiques, c sont Socrate, Platon et Aristote.

Pour les juifs, le processus est simplifié. L'on pourrait dire en quelque manière qu'ils ne connurent pas ce passage nécessaire au rest de l'humanité du credere Deo au credere in Deum, sauf lorsqu'il s'est ag de Jésus-Christ. Dieu se manifeste à eux, les pétrit de Sa voix et leur fait la Promesse de la venue d'un Sauveur et que celui-ci sera de la rac de David, et, par ses Prophètes, il énonce jusqu'aux conditions de sa naissance, de sa mort et de sa résurrection.

Pour les Gentils, tout est autre : il fallait qu'ils atteignen Dieu par le raisonnement, qu'ils élaborent les conséquences philosophiques de son existence, qu'ils accèdent à la notion de création ex nihilo, qu'ils déduisent la nature et les invisibles perfections de Dieu par ses oeuvres visibles, afin d'être capables, lors de l'avènement du christiani me, de se donner à Jésus-Christ.

C'est pourquoi l'un des premiers Pères apologistes, Clément d'Alexandrie (150-220 ?) peut écrire : "La philosophie a servi aux Grecs de pédagogue, comme la Loi aux Hébreux". C'est lui encore qui, consacré à la conversion des Gentils, compare ceux qui méprisent la sagesse humaine et entendent se contenter de la seule foi à des agriculteurs qui veulent des fruits sans se servir de la serpe, du hoyau et des instruments agraires. C'est lui enfin qui écrit : "Celui qui s'est enquis de tout ce qui mène à la vérité et qui peut emprunter à la géométrie, à la musique, à la grammaire, à la philosophie, ce qui lui est utile, celui-là garde une foi inébranlable".

Pour comprendre ces déclarations, il faut se rappeler combien l conversion des Gentils posa problème à l'Eglise naissante, puisqu'elle es née dans un climat juif. C'est pour cette raison que l'Eglise se fit caté chistique : il s'agissait de préparer au baptême les Gentils. Mais de ce fait, il fallait établir des ponts, marquer des concordances, et si l'on avait affaire à des catéchumènes de haute culture, monter à leur niveau, au lieu de les inviter à descendre.

C'est ainsi que se présentaient alors les rapports de la philos phie et de la foi : il fallait que l'Eglise réponde à l'appel des Gentils comme à leur refus. La philosophie de l'Eglise et jusqu'aux dogmes énoncé par les Conciles doctrinaux en sont nés. Il fallait qu'elle guide ce pass des Gentils du credere Deo au credere in Deum et, pour ce faire, prendre appui, non pas sur n'importe quelle philosophie, comme l'imaginent tant d nos "philosophes" catholiques d'aujourd'hui, mais exclusivement sur la ph losophie élaborée par "la droite raison", c'est-à-dire en sa quête ration nelle de la source de l'être et de l'intelligibilité de toutes choses, et ce n'est autre que celle entamée par Socrate, perpétuée par Platon et par nue à son sommet avec Aristote.

C'est par là seulement que la philosophie est un exercice préparatoire à la Sagesse suprême, laquelle, comme nous l'avons souvent écrit, est la vie en présence de Celui-là qui est la Cause et le Bien du Tout, grâce à Celui-là qui est venu en nous afin de nous faire vivre par Lui, en Lui et avec Lui.

Nous avons parlé de la philosophie, mais qu'est-ce que la Philosophie, au sens droit, la Philosophie élaborée par l'intelligence en quête de la vérité objective, une, immuable, nécessaire et éternelle, puisque en *quête de la source unique à la fois de l'être et de l'intelligibilité de toutes choses ?*

Une telle philosophie n'est pas un jeu de l'esprit, une extrapolation incontrôlable et sans fondement dans le réel, enfin une "opinion", comme toute pensée liée à la sensation, au point de ne pouvoir s'en abstraire.

Elle est une science et même la "science suprême", comme n'hésite pas à le déclarer Aristote qui, cependant, s'y connaissait en matière de science ; car elle est la seule science à embrasser l'être -ce qui est (ou ce qui peut réellement être)- en tant qu'être, et non pas l'un de ses caractères, l'une de ses façons d'être, l'une de ses manifestations, comme le font précisément les autres sciences dites positives : les mathématiques, par exemple, n'abstraient de l'être que ce qui est relatif à la quantité, la physique, que ce qui est relatif au mouvement, la biologie, que ce qui est relatif à la vie etc., en sorte que chacune de ces sciences a sa matière particulière et les règles que celle-ci détermine, mais aucune n'atteint l'être en tant qu'être et les principes ou causes de l'être en tant qu'être.

La philosophie, au sens droit, est donc une science, et une science spéculative qui, partant des évidences rationnelles au contact des faits -et non des théories et des données des sciences positives, lesquelles sont déjà une interprétation de ces faits au gré des modalités scientifiques, comme y convient les empiristes positivistes ou non, ou d'un a priori philosophique, comme y convient les matérialistes marxistes ou non et les idéalistes- *et par le double et exclusif concours de la raison et de l'expérience, mène sa propre recherche jusqu'aux principes suprêmes de l'être et du savoir.*

La Philosophie n'est donc pas une hypothèse, une théorie, un jeu : le monde, l'homme et Dieu même y sont impliqués ! Elle est certes une abstraction, comme les mathématiques ou les autres sciences le sont, mais alors que les autres sciences abstraient de l'être ses manières d'être afin d'analyser celles-ci, elle veut, quant à elle, saisir l'être au-delà des manières d'être. C'est le "fait" d'être, d'exister, d'existence, qui est sa matière, son objet de recherche, et qui lui dicte ses lois.

Elle prend l'être en son "fait d'être", en son "acte d'être", comme disent Aristote et saint Thomas ; elle en analyse les conditions, c'est-à-dire les principes ou causes tant intrinsèques qu'extrinsèques (extrinsèques : cause efficiente et cause finale) *et elle ne se clôt que par la saisie rationnelle du Principe de tous les principes de l'être, la Cause première, Dieu, source à la fois de l'être et de l'intelligibilité de toutes choses.*

Nous sommes, ici, aux antipodes de la prétendue quête philosophique, ouverte par Descartes et ses disciples idéalistes ou matérialistes. Pour s'en convaincre, il n'est qu'à regarder la civilisation, les sociétés que ceux-ci ont engendrées.

Cette recherche qu'est la Philosophie, nous la devons aux Grecs. Au départ, elle se cherche elle-même. On observe le monde, mais tout sombre dans le chaos d'une pensée liée au phénoménal. On cherche un point fixe où la pensée comme le réel puisse trouver son repos.

On l'imagine dans la matière. C'est l'esprit scientifique qui s'efforce de résoudre le problème en le réduisant à l'expérience de l'homo faber. On se donne la matière et le mouvement, comme le ferait le potier, sans se demander d'où vient cette matière et ce qu'elle est en son fond, ni d'où vient ce mouvement et ce qu'il est en son fond, ni pourquoi l'un et l'autre sont dans les êtres, comme le dira un jour Aristote. Et Descartes ne fera pas autre chose : il se donne une matière, l' "étendue", et un mouvement.

Loin d'expliquer le monde et la genèse des choses, on ne fait qu'apporter des explications de type mécaniciste hylézoïste ou atomiste toujours plus complexes, cette complexité faisant office de cause. En fait on complexifie le Hasard pour lui attribuer un déterminisme rigoureux. Par là même, l'esprit scientifique révèle ses limites et ses impuissances.

C'est alors qu'apparaît l'esprit philosophique. Tout commence avec Parménide, lorsqu'il découvre que l'objet propre de l'intelligence, c'est l'être, et non ses modes d'être. Cet être, cet exister qu'il découvre en tout ce qui est, c'est cela Dieu, s'écrie-t-il. Mais Parménide objective trop tôt. Cet "Un-Etre" immuable, éternel et nécessaire, c'est l'un-être du monde.

Il faudra Socrate, Platon et Aristote pour comprendre et démontrer que Parménide, malgré son effort de traiter l'être en tant qu'être, ne fait encore que traiter l'être comme une façon d'être, la façon d'être de l'un-être du monde, du tout du monde, et pour comprendre et démontrer que Parménide avait certes reconnu l'unité de l'être, mais que cette unité il en avait fait une unité de genre, l'unité du concept d'être de l'un-être du monde, en sorte qu'effectivement tout y est un, immobile, comme l'est toute idée, tout concept, que tout est sans mouvement, sans devenir, car dans l'un rien ne peut engendrer rien.

Oui, il faudra Socrate, Platon et Aristote pour comprendre et démontrer que l'être est transcendant à toutes les formes, à toutes les façons d'être, et se réalise différemment en chacune, que l'Un-Etre doit être cherché plus haut, hors la série des multiples, à savoir dans l'Etre par soi, lien vivant de la gerbe universelle, et pour comprendre et démontrer qu'*avec "le grand Parménide"*, comme l'appelle Platon, l'*on continuait à demander l'absolu à l'immanent, alors qu'il est dans le transcendant*, l'absolu à l'abstrait (à l'universel, au concept), alors qu'il est au-dessus de la distinction du concret et de l'abstrait, relié à eux par des analogies qui le laissent à sa transcendance et à son mystère (secretum), car il est la Cause et le Bien du Tout, comme le dit Platon, car il est "la Pensée pensée de la Pensée", comme le dit Aristote, et ce n'est autre que découvrir rationnellement ce que Dieu lui-même dit de lui-même : Je suis Celui qui suis ! Ego sum qui sum !

Quelle ascension ! En moins de trois siècles, les Grecs sont passés du polythéisme au panthéisme et du panthéisme au monothéisme. Clément d'Alexandrie a raison d'écrire : "La Philosophie a servi aux Grecs de pédagogue comme la Loi aux Hébreux". Oui, quelle ascension fulgurante ; mais, là en moins de trois siècles, depuis Descartes, quel recul ! Par lui, on est revenu au mécanicisme hylézoïste avec les biologistes et les évolutionnistes de tout poil, même catholiques, ou atomiste avec les physiciens. Par lui, on est revenu au panthéisme idéaliste ou matérialiste, avec Fichte, Hegel, Ravaisson, Bergson, Le Roy, Blondel, Teilhard de Chardin, etc. et même à ce que ne connut jamais l'humanité, à l'athéisme actif, c'est-à-dire luciférien, avec Nietzsche, Hegel, Schopenauer, Marx et tutti quanti.

Pour répondre à mon ami, qui craint que je surestime la raison, la philosophie, au détriment de la foi, il m'est nécessaire de dire que la philosophie n'est pas une fin en soi, bref un guide suffisant aux hommes.

La philosophie est un exercice préparatoire à la Sagesse suprême, laquelle, nous l'avons dit, est la vie en présence de Celui-là qui est la Cause et le Bien du Tout, grâce à Celui-là qui, Sagesse suprême, Sagesse qui s'est faite chair, est venu parmi nous, s'est fait nous, pour nous faire vivre per ipsum et in ipso et cum ipso.

Ce passage de la philosophie à la Révélation est-il un dépassement de la philosophie ? Nullement. *La philosophie,* au sens droit, *atteint Dieu, parce que c'est l'objet même de la philosophie et que la philosophie n'est autre que la pensée réfléchie en quête de la source unique à la fois de l'être et de l'intelligibilité de toutes choses, de l'être et du savoir.*

Mais la philosophie, comme la pensée humaine dont elle est l'un des modes de travail, atteint Dieu en quelque sorte par en-dessous, puisqu'elle l'atteint par ses oeuvres visibles, et seulement par elles. Il en est là, en quelque manière, comme de celui qui, contemplant par exemple le palais de Versailles, en déduit qu'il ne peut être l'oeuvre du hasard, mais d'une intelligence dont on peut spécifier les attributs : unité de pensée, équilibre, beauté, lucidité et science. La philosophie étant la démarche de "la droite raison", connaît Dieu, comme nous connaissons, en contemplant le palais de Versailles, la nécessité d'un architecte et celle de ses qualités remarquables, à cette différence que Dieu est auteur de tout.

On comprend par là que la philosophie ne puisse être une fin en soi, et qu'il est de la philosophie -come de la pensée humaine- de saisir son insuffisance. C'est en ce sens qu'elle ne saurait prétendre suffire, en raison de ce qu'elle apporte et qu'elle entend garantir à elle seule, ni, reconnaissant son insuffisance, s'y résigner et sombrer dans une sorte de désespoir, comme le font les agnostiques et les pessimistes, soit qu'elle prétende, avec les évolutionnistes idéalistes ou matérialistes, se procurer à elle-même un surcroît toujours provisoire et se refermer ainsi, au nom même du progrès, dans une autonomie indigente.

Tout cela n'est pas la philosophie. Ce n'est point parce qu'elle reconnaît son insuffisance qu'elle doit enfanter le désespoir, le pessimisme et le scepticisme. Tout cela est attitude d'homme, et d'homme découragé et, en fait, manquant de lucidité, ce qui est grave pour qui se prétend philosophe.

Nous ne répéterons jamais assez, la philosophie n'est autre que la pensée réfléchie en quête de la source unique à la fois de l'être et de l'intelligibilité de toutes choses, de l'être et du savoir. Il ne lui suffit pas d'atteindre cette source -c'est certes son objet, puisque c'est l'objet même de l'intelligence réfléchie- et ce serait une faute de le croire.

Ce qu'elle atteint n'est pas une sorte de lieu géométrique, mais Dieu lui-même. Ce qu'elle en saisit l'éblouit -comme à sa manière celui qui contemple le palais de Versailles est ébloui par l'intelligence de son architecte qu'il en déduit.

Mais ce qu'elle réclame après cette saisie -comme le montrent si admirablement Socrate et Platon- c'est que cette Lumière vivante qui l'éblouit (que l'on me pardonne l'expression) lui "parle" ; car ce qu'elle atteint et saisit est vie, présence, et quelle présence !

Ce n'est pas un concept, une idée, comme le voudraient les idéalistes, lesquels effectivement n'atteignent que cela, en sorte que les matérialistes marxistes ou non ont beau jeu de dire que Dieu est un phénomène subjectif. Tout cela est faux ! La philosophie atteint et saisit Dieu comme une présence, car Dieu est présence, et combien concrète, puisqu'il est une Personne.

Par cela même qu'elle l'atteint, si Lumière éblouissante et, partant, impénétrable qu'elle soit, si Mystère enfin que soit ce qu'elle atteint, elle a soif que cette Lumière "parle", comme nous nous sommes permis de le dire, que ce Mystère s'exprime lui-même. Cela qu'elle attend, qu'elle appelle, c'est le Logos, c'est la Révélation.

Le penseur, impliqué dans la Philosophie au sens droit, ne peut sans déroger à la philosophie, refuser le Logos, la Parole divine, la Sagesse suprême faite chair. Un tel refus ne serait autre, en effet, que romp avec sa finalité de philosophe, de penseur, d'homme tout court.

Mieux, un tel penseur, un tel philosophe est critique lucide : il n'accepte pas n'importe quelle prétendue révélation, telle qu'en proposent par exemple la gnose ou les religions naturelles. Car la philosophie au sen droit, puisqu'elle atteint la source unique à la fois de l'être et de l'int ligibilité de toutes choses, puisqu'elle la saisit dans sa Réalité concrète comme une Présence, comme une Personne, est, par là même, capable de découvrir par elle-même ce qui en procède légitimement de ce qui n'en procède pa légitimement, bref ce qui participe de Dieu en tant que tel de ce qui participe de nos rationalismes et de nos nostalgies.

La raison elle-même, à ce niveau, y oblige : la philosophie à ce niveau est appel, mais non appel lancé au néant, le néant n'a pas d'existenc et c'est la philosophie, non la science dite positive, qui le prouve.

La raison humaine y oblige... Pourquoi ? Parce que le bonheur n'es pas dans la recherche ; il est dans la possession de l'objet recherché. La possession réclame d'être deux, mais deux, soucieux de se posséder mutuellement. C'est là que cette Présence ainsi atteinte intervient. La béatitude, a sens de la droite philosophie, de la droite pensée, ce n'est pas la possessi par l'un, au détriment, à l'exclusion de l'autre, c'est l'acte commun du suje et de l'objet au terme de leur devenir mutuel d'union, de possession. Vouloi posséder, sans que l'autre veuille aussi posséder, ce n'est pas l'union amou reuse, mais son contraire, puisque ce n'est alors qu'une volonté d'hégémonie de l'un sur l'autre. Et la philosophie le reconnaît, puisqu'elle dit : nous voulons Dieu parce que Dieu nous veut. C'est ce qu'elle exprime en disant que Dieu est la Cause et la Fin de toutes choses. Et cela rejoint la parole du Christ : "Tu ne me chercherais pas, si déjà tu ne m'avais trouvé".

Voilà ce qu'est la Philosophie au sens droit : elle est la recherche rationnelle de la source unique à la fois de l'être et de l'intelligibilité de toutes choses, de l'être et du savoir plénier. Mais le savoir ne s'arrête pas à nos limites, il réclame d'être pris en charge par le Savoir suprême en personne, c'est-à-dire par Dieu, Dieu voulant se faire connaître et aimer tel qu'il veut être connu et aimé lui-même par Lui-même, en Lui-même et avec Lui-même. car au terme de sa démarche qui va des évidences rationnelles au contact des faits jusqu'aux principes suprêmes de l'être et du savoir, *la philosophie atteint Dieu,* le "Dieu-vivant", l' "UN-Bien" comme le dit Platon, le Dieu "Pensée de la Pensée" comme ajoute Aristote, et non un lieu géométrique ou un concept, *et, par là même, appelle Dieu à se déclarer,* s'exprimer, dévoiler sa propre intimité, et ainsi la hausser au-delà de ses impuissances.

Ainsi n'est-il pas vraiment de philosophie séparée, si ce n'est dans son mode de travail : la philosophie réclame un prolongement que seul ce Dieu qu'elle atteint peut lui accorder ; car la philosophie -nous ne le répéterons jamais assez- n'est autre que la pensée réfléchie elle-même en quête de ce surcroît, de cet additum. Et la Révélation est réponse à cet appel, et appel elle-même. Elle implique, en effet, une foi dans la raison, qui est divine, et une défiance de la raison qui est congénitalement faible. Elle propose le salut de la raison par un apport surnaturel guérisseur et achevant.

Comment la philosophie, comment la pensée humaine, conséquente avec elle-même, saurait-elle refuser ce qu'elle appelle et désire ? L'imaginer prouve de soi l'inconséquence de cette attitude.

Nous avions raison de dire : la philosophie est un exercice préparatoire à la Sagesse suprême, laquelle est la vie en présence de la Cause et du Bien du Tout, grâce à Celui-là qui s'est fait chair, qui nous a parlé, afin de nous faire vivre per ipsum, in ipso et cum ipso. Toute philosophie qui n'est pas telle n'est pas la philosophie, puisqu'elle ne procède pas de son objet : philosophe -le mot fut créé, selon la tradition grecque, par Pythagore- signifie (philo = ami - sophia = sagesse) ami de la sagesse, et la Sagesse suprême n'est pas autre que celle qui s'est faite chair, pour nous en faire vivre.

Nous avons écrit, au début de cette large parenthèse : "La philosophie n'est pas ce chaos de doctrines qui, depuis l'avènement du cartésianisme, s'engendrent mutuellement aussi diverses que contradictoires". En fait, *toutes ces "philosophies"*, dont on nous abreuve pendant nos années scolaires et dont nous respirons nuit et jour les effluves, *se partagent selon deux options antagonistes :*

- celles qui considèrent que l'âme, et l'âme seule, c'est l'homme, au point de concevoir celui-ci comme un esprit pur, un ange, voire un "dieu qui se fait", et partant, lui attribue le mode de connaître et de penser propre à un esprit pur, à un ange : c'est l'idéalisme avec sa double tendance aberrante, rationaliste ou mystique, avec sa psychologie du conscient : le "moi" est esprit, le moi est "pensée", le moi est "conscience", c'est là toute son existence et toute son essence, dit Descartes.

- celles qui considèrent que le corps, et le corps seul, c'est l'homme, au point de concevoir celui-ci comme un pur animal, une pure matière, et, partant, lui attribue le mode de connaître (et non pas de penser, puisque l'animal, la matière ne pense pas) propre à l'animal : c'est l'empirisme sensualiste, c'est-à-dire le matérialisme, avec sa psychologie de l'inconscient : le "moi" est matière.

L'origine de ces théories contradictoires est le dualisme platonicien (1), perpétué par l'augustinisme, réfuté et rejeté de sa doctrine par Aristote, lorsqu'il s'agissait de Platon, réfuté et rejeté de sa doctrine par saint Thomas, lorsqu'il s'est agi d'Augustin, mais remis en circuit par Descartes et, depuis, perpétué par tous les "philosophes" modernes.

---

(1) Ce dualisme remonte certes à plus haut dans le passé, à savoir lorsque fut distingué par les Grecs, non pas même l'esprit de la matière -distinction due à Anaxagore (500-428) qui déclenchera la spéculation philosophique de Socrate (468-399) et de son élève et disciple, Platon (429-347), puis de l'élève et du disciple de celui-ci, Aristote (384-322)- mais la connaissance intellectuelle de la connaissance sensible.

Pour Platon, en effet, l'union, l'association de l'âme à un corps est accidentelle : il la compare à celle du cavalier avec sa monture, du nautonier avec sa barque. Bien plus, cette "union" est un accident malheureu la punition d'une faute. Le vers du poète : "L'homme est un ange déchu qui s souvient des cieux", exprime parfaitement la pensée platonicienne. (2)

Augustin fait sienne cette théorie, sans toutefois considérer cett "union" de l'âme à un corps, comme la punition d'une faute. Pour lui, cette union est un bien, un acte de la bonté divine. Mais quoi qu'il en soit, *Augustin, comme Platon, pose un dualisme radical en l'homme, puisqu'il souti avec Platon que l'homme est une union, une association de deux substances hétérogènes :* une substance matérielle, le corps, et une substance immatérielle et spirituelle, l'âme.

Ce dualisme intempérant fonde les conditions d'un dilemme absurde. Qu'est-ce qui, en effet, assume l'homme en son être ? A cette question ne peuvent être apportées que deux réponses opposées comme des contradictoires, en raison des prémisses :

- ou bien, le corps, et le corps seul, c'est l'homme, et c'est fai de l'homme une p e substance matérielle, un pur animal, c'est fonder les conditions du matérialisme, c'est la négation de la pensée, de l'esprit.

- ou bien, inversement, l'âme et l'âme seule, c'est l'homme, et c'est faire de l'homme un pur esprit, un ange, une pure substance immatériel et spirituelle : c'est l'option qui engendre l'idéalisme en sa double tendance rationaliste et mystique, c'est la négation de la matière, du monde.

L'idéalisme et le matérialisme, son contraire, n'ont pas d'autre origine.

(Suite note 1) Cette distinction entre ces deux modes de connaissance provoqua un étonnement face à leurs données, à leurs conclusions contradictoires ici, la sensation avec son résultat l'image mentale ; là, l'intelligence avec l'idée. La première, parce que liée par essence à la sensation, est individuelle et fluctuante, jamais à deux instants la même sous une accolade identique : l'image de la cerise, par exemple, passe du vert au jaune, du jaune au rouge, du rouge au grenat, etc. ; l'idée de cerise est une et immuable, hors le temps et l'espace.

C'est ce constat qui déclenche des options contradictoires : ici, les tenants de l'image mentale, de la sensation, entendue comme exprimant en vérité le réel ; là, les tenants de l'idée, de l'intelligible, de l'intelligence seule, entendue comme exprimant en vérité le réel. Ici, les fondements du matérialisme ; là, ceux de l'idéalisme en sa tendance rationaliste.

(2) En fait, toute la pensée gnostique sera une reprise de cette conception d'une union, et d'une union accidentelle de l'âme à un corps, soutenue par Platon, et que celui-ci avait héritée de la tradition orphique, perpétuée par les néo-pythagoriciens de son époque. Toutefois, il y a une différence fondamentale entre Platon et les gnostiques (manichéens, mandéens, etc.), à savoir que, si pour Platon, l'union accidentelle de l'âme à un corps d'un esprit à une matière, est l'effet d'une punition, d'une faute, cette faute est imputée à l'homme, et à l'homme seul, c'est-à-dire plus précisément à l'âme humaine, mais l'âme n'est-elle pas l'homme, pour Platon ? Alors que pour les gnostiques d'hier et d'aujourd'hui, cette faute est imputée à Dieu, et à Dieu seul, non pas à l'Etre suprême et transcendant, tel que le sens commun, la pensée spontanée l'atteint et le conçoit dans sa transcendance, mais l'une de ses "émanations" les plus proches de lui dans la hiérarchie des esprits purs, à savoir, selon la Gnose, le Dieu des judéo-chrétiens, c'est-à-dire Yahvhé.

En abordant Augustin, nous verrons que l'option idéaliste offre difficulté ; car dès lors que l'homme est entendu un pur esprit, d'où tire-t-il les idées normatives et les principes rationnels qui régissent sa raison ? Il ne peut les tirer du monde, puisque le monde est matière, ni de la sensation puisque celle-ci est organique, matérielle. Platon avait dû affronter cette difficulté : il l'avait résolue à sa manière par sa théorie de la réminiscence. Augustin reprend celle-ci et la "christianise" à sa façon, comme nous le verrons.

Aristote réfute le dualisme ontologique platonicien, au gré de sa doctrine de l'hylémorphisme (hylé = matière - morphé = forme), laquelle

---

(suite note 2) Celui-ci, pour "singer" l'Etre suprême, voulut être créateur à son tour, mais ne sut créer que le monde de la matière et, partant, y ensevelir de soi la production continuée des "émanations" de l'Etre suprême, de l' "Emanant", comme l'appellent les gnostiques, ces "émanations" (emanere = se répandre hors de soi) étant de même nature que l'Emanant, à savoir des esprits purs, des âmes. L'union d'un esprit, d'une âme avec un corps, avec la matière, est le produit de la faute de Yahvhé (voir à ce propos l'article du Bulletin n° 3, intitulé "La Gnose, tumeur au sein de l'Eglise").

Hegel ne fait que systématiser la Gnose dans un vocabulaire emprunté à la philosophie moderne idéaliste. Il n'est qu'à lire sa "Philosophie de l'Histoire" pour s'en convaincre.

(A cet égard, nous eûmes, il y a bien des années, une discussion avec le chanoine R. Jolivet, alors Doyen de la Faculté catholique de Lyon, référence sûre en bien des analyses philosophiques. Ne connaissant pas la Gnose, ni, en fait, le luciférisme doctrinal, le chanoine Jolivet interprétait Hegel à la manière universitaire : Hegel y étant entendu comme un idéaliste rationaliste, mais à la manière de Platon, c'est-à-dire faisant de l'Idée une réalité concrète ; alors que Hegel pose que cette Idée -laquelle est Dieu- est en devenir.

Pour Jolivet, comme pour l'ensemble des universitaires, cette Idée-Dieu ne serait que l'idée de Dieu en devenir dans notre raison, devenir "dialectique" du moi et du non-moi, emprunté à Fichte. Hélas ! c'est un contresens, car Hegel n'est pas tel : il est gnostique ; il est luciférien de la façon la plus absolue. M. le chanoine Jolivet ne pouvait pas croire qu'une intelligence, telle que celle de Hegel, fût luciférienne).

Mais si Hegel a systématisé le luciférisme gnostique en une formulation philosophique moderne, accessible à la seule élite intellectuelle (attitude éminemment gnostique), K. Marx se donna pour objet de la mettre en pratique, de la "matérialiser" en un corps de doctrine politique. Le marxisme n'est pas autre qu'une qu'une "révolte permanente" à l'échelle cosmique contre Dieu et les hommes de Dieu, afin que naisse, par le travail forcé de l'humanité entière, un monde, une société, une humanité, fils de l'Homme, et de l'Homme seul. On comprend que les papes aient écrit que le marxisme, le communisme, est une "doctrine intrinsèquement perverse". Mais aujourd'hui qui s'en souvient ?

démontre l'unité substantielle de lâme et du corps (3). Pour Aristote, et ce le sera aussi pour saint Thomas, considérés séparément, âme et corps ne sont pas deux substances, deux êtres subsistant, mais deux principes constitutifs d'une seule substance, d'un seul être, l'homme.

En vérité, le critère de toute philosophie est simple, puisqu'il se ramène à la théorie de la connaissance, explicitée ou non, sur laquelle elle se fonde et s'érige. En ce sens, l'on peut dire : "Dis-moi comment tu connais, je te dirai comment tu considères le monde, l'homme, Dieu" (4).

Il n'est pas cependant diverses théories de la connaissance, il n'y en a qu'une, à savoir celle qui se déduit de la façon de connaître impartie à l'homme, cet être de ce monde, cet "animal raisonnable", comme le définit Aristote, en sorte que toutes ses connaissances partent de ce monde, jusqu'à la connaissance qu'il a de lui-même et de Dieu. C'est dire qu'il n'est qu'une philosophie, à savoir celle qui se fonde sur l'ordre de connaître et de penser qui est propre à *l'homme*, lequel *n'est ni "un ange tombé des cieux", ni "une bête arrivée", mais ce mixte esprit-matière qui assume une seule substance, un seul être,* l'individu homme, comme l'ont compris Aristote et saint Thomas.

C'est pourquoi leur doctrine de la connaissance et la philosophie sur laquelle elle se fonde et s'érige sont plénières. Celles-ci ne partent pas d'une option, d'un a priori selon lequel l'homme serait une association éphémère de deux substances, de deux êtres, en sorte qu'il serait à se demander lequel des deux est l'homme, mais du mixte, du composé matière-forme ou, plus précisément, puisqu'il s'agit d'un vivant, d'un mixte, d'un composé âme-corps. Ce qui connaît, c'est le composé, le mixte, l'homme.

H. P.

---

(3) Par curiosité, j'ai voulu consulter la définition du mot hylémorphisme que pourrait donner, soit le Dictionnaire Larousse (6 vol.), soit le Vocabulaire philosophique de Goblot. Quelle ne fut pas ma surprise : le mot hylémorphisme ne s'y trouve pas. Par contre, le mot hylézoïsme (doctrine d'Empédocle et de tous les biologistes évolutionnistes d'hier et d'aujourd'hui, qui met la vie dans la matière (la vie tant au sens biologique que psychologique) s'y trouve. Remarquable black-out de la doctrine hylémorphist fondement de la doctrine de la connaissance d'Aristote et de saint Thomas, de leur philosophie de la Nature et de leur métaphysique. Nous ne pouvons en donner ici qu'un aperçu succinct, strictement nécessaire à la compréhension de notre propos, puisqu'elle est la doctrine qui démontre l'unité substantielle de l'âme et du corps et, partant, ruine le dualisme ontologique du platonisme, de l'augustinisme et du cartésianisme, et interdit, par là, soit l'option idéaliste, soit l'option matérialiste, son contraire.

(4) La subversion a parfaitement conscience du phénomène, c'est la raison pour laquelle elle exige, par l'imposition de l'enseignement laïc et obligatoire, et son"programme" dans tous les établissements d'enseignement, de professer le cartésianisme et les doctrines qui en émanent, car la théorie de la connaissance qui les fonde ne peut conduire rationnellement à Dieu. Dieu devenant par ce fait inconnaissable rationnellement, la foi n'a dès lors plus de consistance rationnelle, plus de support dans la Réalité par soi, qui est Dieu : elle n'est donc que d'ordre affectif, c'est-à-dire subjective et irrationnelle.

UN TEMOIGNAGE SUR LES ORIGINES DE LA REVOLUTION LITURGIQUE

Le caractère un peu particulier de cet article nécessite quelques explications préliminaires qui permettront de mieux le situer et d'éviter tout quiproquo.

Précisons d'abord qu'il n'est pas question de faire le tour des origines de la révolution liturgique, un gros volume n'y suffirait pas, mais seulement de donner un éclairage sur une période déterminée, le premier quart du 20e siècle.

Cet éclairage nous sera fourni par un témoignage datant d'une quinzaine d'années, témoignage involontaire certes mais public, que nous commenterons pour en souligner les arrière-plans.

Notre point de départ est une lettre adressée par un moine bénédictin, Dom Damase WINZEN, allemand d'origine et de formation, mais fondateur et abbé d'un monastère américain, l'Abbaye du Mont Sauveur, à ses amis et bienfaiteurs, à l'occasion de la Noël 1963.

Dans cette lettre, écrite peu de temps après l'accession du Cardinal Montini au Souverain Pontificat, Dom WINZEN raconte ses souvenirs, pendant et après la guerre de 1914-18, notamment sa rencontre avec les mouvements de jeunesse catholique et, par la suite à Rome, son introduction dans l'univers des jeunes monsignori auquel appartenait Giovanni-Baptista Montini.

Malgré quelques longueurs, au moins du point de vue qui nous intéresse, nous avons pris le parti de reproduire ce texte intégralement, nous contentant de l'interrompre par quelques commentaires. Le témoignage sera ainsi entier, moins contestable et plus significatif.

Chers amis du Mont-Sauveur,

Au commencement de l'Avent, nous nous adressons à vous une nouvelle fois, en espérant que lorsque cette chronique vous parviendra, ce sera la période de Noël et le moment opportun de vous souhaiter à vous tous une joyeuse fête de la naissance du Messie. Comme toujours, nous sommes profondément conscients de notre dette envers vous, et cette année en particulier, à cette saison de lumière et de cadeaux, nous nous sentons les obligés de tous ceux qui prennent une part active à notre programme de construction. La Messe de Minuit sera notre Action de Grâces solennelle offerte au Père en souvenir reconnaissant de toute votre bonté.

Lorsque nous faisons allusion au fait que nous sommes dans le temps de l'Avent 1963, nous réalisons qu'une année entière s'est écoulée depuis la dernière chronique. Tant de choses sont survenues qu'il serait parfaitement inutile d'essayer de les affronter toutes. Parmi les événements qui se sont déroulés hors des confins du Mont-Sauveur, ceux qui nous ont touchés au plus fort de nous-mêmes furent la mort du Pape Jean XXIII, l'avènement du Pape Paul VI et, tout récemment, l'assassinat du Président Kennedy. Le monde entier a pleuré la mort du Pape Jean XXIII de la même manière qu'un homme pleurerait la mort de son père.

De façon unique et inimitable pour l'humanité entière, il était le représentant de la bonté de "notre Père qui est aux cieux, qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes" (Mathieu, V-45).

Le Président Kennedy était plutôt comme un frère aîné pour les citoyens de cette nation, et c'est pourquoi la balle qui l'a frappé nous a tous blessés profondément. Dans ces deux cas, la passation du pouvoir de ceux qui en détenaient les clés révèle la dignité supérieure de leur fonction, et donc nos prières accompagnent le Président Johnson et le Pape Paul VI. Nous aimerions consacrer cette chronique à ce dernier, comme une marque du lien particulier qui existe entre lui et le Mont-Sauveur.

Pour décrire la nature de ce lien et le placer sous son vrai jour de telle sorte qu'il devienne, pour vous également, une chose vivante, je dois remonter aux jours lointains de ma jeunesse. Dans une vue rétrospective, je peux dire que deux expériences au niveau culturel ont grandement influencé ma façon de penser. Ma première est le contact avec le dénommé "mouvement de la jeunesse". Ce mouvement s'était déjà développé en Allemagne, avant la première guerre mondiale, sous l'influence des écrits de Nietzsche, en tant que protestation de la jeune génération contre l'auto-suffisance, le manque d'authenticité culturelle et de sincérité de l'ère victorienne.

L'auteur aborde ici une question des plus importantes et qui mériterait une étude pour elle-même ; nous en soulignerons seulement l'argument essentiel.

L'hypocrisie reprochée au 19e siècle, souvent réelle, tenait à un ensemble de faits contradictoires, résultant du statut ambigu de la religion produit par la Révolution en cours.

La foi réelle, profonde, était éteinte, et même considérée comme indigne, chez beaucoup de membres des milieux socialement influents, politiques, financiers, intellectuels ; mais une apparence de religion faisait encore partie du decorum, du standing social, et cela n'a d'ailleurs disparu que tout récemment.

D'autre part, l'influence jansénisante avait souvent supprimé la spontanéité, la chaleur vraie de la pratique religieuse, et la sensibilité ainsi non satisfaite abandonnait les voies régulières de la prière liturgique catholique pour se créer une foule de succédanés dans l'esprit romantique et sulpicien.

Nietzsche avait donc toutes facilités pour critiquer une pratique creuse et compassée, et reprocher aux chrétiens leur tête triste et sans vie, indigne d'un Christ qui serait ressuscité.

Mais s'il faut savoir reconnaître les éléments réels sur lesquels il s'appuyait, il faut aussi et en même temps considérer la fausseté globale de son raisonnement, car, en fait, s'il profitait des rides du 19e siècle, c'est au christianisme même qu'il en avait : pour lui, Dieu est mort, et l'homme doit devenir le sur-homme, le futur et seul vrai Dieu ; s'il jouait à être meilleur chrétien que les chrétiens eux-mêmes, ce qui n'est pas bien difficile sur le papier, ce n'était que pour mieux torpiller de l'intérieur l'équilibre même de la foi qui, elle, ne sépare jamais le Vendredi Saint de Pâques, la mort du Christ de sa Résurrection, les deux choses étant liées au point de n'avoir aucun sens prises isolément.

Nous saisissons là à sa source une des nombreuses déviations de la nouvelle religion qui a fait de cette critique nietzchéenne un de ses thèmes favoris. Si le 19e siècle se comportait en effet parfois comme s'il oubliait un peu la Résurrection pour ne penser qu'à la mort, le progressisme au 20e siècle a mis un accent unilatéral sur la Résurrection : considérée ainsi, seule, celle-ci éloigne du christianisme, elle inaugure une nouvelle religiosité, para-nietzschéenne, et elle prépare une tournure d'esprit pro-panthéiste qui conduira un jour à nier la Résurrection elle-même : nous y sommes arrivés.

Parmi les jeunes, il y avait une tendance croissante à se retirer de "l'appareil" du milieu culturel dominant, et la manière la plus simple de le faire était de fuir les villes pendant les week-ends, puis, pendant les vacances, de faire du tourisme à pied, non pour s'amuser mais pour vivre une vie nouvelle dans la simplicité, l'austérité et la charité, près de la nature et près des gens. Chants et danses folkloriques, contes et mystères remplacèrent les façons de se divertir qui existaient dans les villes ou bien les parties de bière ordinairement en faveur auprès des étudiants d'université de la vieille école.

Les formes conventionnelles des relations sociales furênt méprisées. Fuir ce qui était artificiel, fuir le faux, revenir à la vérité, à l'amour sincère, à la véritable beauté, à la joie franche, furent le cri de bataille de la nouvelle génération ! Après la première guerre mondiale, le "Second Empire" de Guillaume II fut brisé, ce mouvement atteignit alors de plus grandes proportions et se répandit dans les milieux catholiques par l'intermédiaire de "Quickborn" (la fontaine de vie) et "Neudeutschland".

Il revêtit un autre caractère. Il prit l'extension d'un renouveau religieux, parce que, pour la jeunesse catholique, retourner à la vérité et fuir le faux avaient inévitablement le signification de devenir "sincère" dans la pratique de la religion, non seulement de se faire "Catholique pratiquant", mais de retourner aux sources authentiques de la vie spirituelle, de la parole de Dieu et de la Liturgie.

Le "Cercle biblique" et la "Messe communautaire" devinrent des caractéristiques indispensables de la nouvelle vie que la jeune génération catholique essaya de développer dans ses différents groupes. Dans la liturgie furent trouvées la vraie communauté, la beauté réelle et la véritable joie, toutes choses que la jeunesse avait recherchées. Ici, l'éternelle jeunesse de l'Eglise se manifestait elle-même aux coeurs des jeunes. La beauté, la grandeur, la profondeur devaient être découvertes dans les formes authentiques du culte public de l'Eglise.

Tout ceci ressemblait à la découverte d'un nouveau monde pour les jeunes qui s'étaient ennuyés aux leçons de catéchisme, avaient trouvé une monotonie mortelle aux exercices pieux et qui avaient eu un comportement tenu constamment sur la défensive dans les domaines de l'apologétique et de la morale.

L'auteur fait ici allusion à ce mouvement de retour aux traditions catholiques qui fut une des composantes importantes du catholicisme de la fin du 19e siècle. Sous diverses influences, on s'est alors détourné de la Renaissance et de l'Age baroque, accusés, souvent à juste titre, d'une certaine contamination par le néo-paganisme, pour se rattacher aux formes et à l'esprit chrétien médiéval : simplicité, naturel, joie, liturgie et Ecriture sainte.

Malheureusement, cette tendance devait rapidement dégénérer : équilibrée chez Dom Guéranger et ses premiers disciples, elle devint dupe d'elle-même, versant dans l'idéalisme et l'optimisme béat et faisant peu à peu fi de l'enseignement positif (catéchèse) comme de l'homme réel (morale) et des circonstances révolutionnaires (apologétique).

Ainsi libéré des liens du réel, ce mouvement ne pouvait que couri vers son autodétermination et préparer, à travers les évolutions de l'entre deux-guerres, les bouleversements de l'après-guerre et du Concile.

Les allusions de Dom WINZEN nous font toucher du doigt trois des éléments primordiaux du développement de la crise depuis une soixantaine d'années : la déviation s'appuie sur une faiblesse du corps chrétien, elle s'insinue dans un élan de restauration vital, et elle utilise les organisations de jeunesse.

Ces trois constantes que nous saisissons là en matière liturgique peuvent être retrouvées dans de nombreux domaines, et nous aurons l'occasion d'y revenir.

Mon premier contact avec le mouvement de la jeunesse eut lieu pendant la Guerre, mais la seule chose dont je me souvienne est un épisode plutôt embarrassant. Lors d'un de nos tours pédestres, j'avais été désigné cuisinier. A cette époque de très strict rationnement, il n'était pas facile de trouver quelque chose à mettre dans la grande casserole que je transportais à l'intérieur d'un énorme sac à dos. Aussi étions-nous tout contents d'avoir de la farine d'avoine, du lait, de la margarine et même du cacao. A l'étape, un feu fut allumé et la cuisine commença. J'avais projeté de faire cuire la farine d'avoine avec du lait, de mélanger ceci à du cacao, puis de mettre de la margarine dans la casserole et de transformer ce mélange en des galettes cuites à feu ouvert. Tout alla bien jusqu'à ce que je tienne la casserole, avec son contenu de margarine et de mélange de farine d'avoine, au-dessus du feu ; tout à coup, des flammes envahirent la casserole, je fus effrayé et laissai tout tomber dans le feu. L'effet sur le groupe fut accablant ; ce fut la fin de ma carrière de cuisinier. On me conseill d'en rester à l'aspect intellectuel des choses. Ce que je fis.

Ce passage un peu comique est néanmoins intéressant comme témoin d'une tournure d'esprit, et, en son genre, il explique bien des choses.

Beaucoup d'intellectuels, et aussi d'ecclésiastiques, habitués à vivre dans la tour d'ivoire des choses de l'esprit ou de la religion, n'ont guère d'expérience de la vie concrète, et nombreux sont ceux dont la tête a tourné lorsque l'expérience brutale de la vie réelle a atteint et heurté fortement leur sensibilité : ils sont alors passés d'une religion froide à un activisme bouillonnant et sans frein, et l'on comprend parfaitement que certains s'y soient perdus.

On retrouve finalement le même problème qu'au paragraphe précédent, vu cette fois-ci sous l'angle de l'expérience individuelle.

A la fin de la guerre, j'allais étudier à Goettingen et j'y rencontrais l'autre facteur qui devait jouer un rôle si important dans ma vie : Rome et tout ce que la Ville éternelle signifie.

Telle qu'elle est située au coeur de l'Europe, l'Allemagne est le lieu de rencontre des trois groupes ethniques qui composent l'Europe : les Slaves, à l'Est et au Sud-Est, les nations germaniques au Nord, et les nations latines à l'Ouest et au Sud-Ouest. Naturellement, cela provoque quelques complications.

Là où je vivais, aux environs d'Hanovre et de Goettingen, les gens considéraient généralement l'Etat slave comme le siège des émotions fortes et profondes, qui ne peuvent être prévisibles et qui sont sans contraintes, mais qui se combinent à un sens mystérieux de communauté. Tolstoï et Dostoïevski y exercèrent une immense attraction. La partie allemande du Nord, représentée principalement par Shakespeare, Kierkegaard et Kant, n'avait rien de menaçant mais était considérée comme la chose réelle : réaliste, audacieuse, profonde, libre, courageuse, sincère et héroïque. L'Ouest était la région des ténèbres, le domaine de la "grande ennemie", la France, irrémédiablement corrompue, tandis qu'au sud des Alpes vivaient les Italiens, pauvres et paresseux, totalement inconstants et extrêmement malhonnêtes.

Il est intéressant de noter au passage les sources de la pensée moyenne des catholiques d'Allemagne du Nord en ce début du 20e siècle : nous les voyons attirés à la fois par le rationalisme germanique (Kant) et par le mysticisme désordonné, qu'il soit inquiet et germanique (Kierkegaard), désespéré et satanisant (Dostoïevsky) ou panthéistico-oriental (Tolstoï) et repoussés par la Latinité en laquelle ils soupçonnaient, à juste titre, et malgré ses blessures, un reste d'équilibre et d'accord entre la Foi et la Raison.

J'acceptais tout ceci sans me poser de question jusqu'à ce que le Prieur de Maria Laach fît son apparition sur la scène tout entière de notre Allemagne, un moine Bénédiction de la rive Ouest du Rhin. Evidemment, il n'était ni corrompu, ni paresseux, ni malhonnête. Il ouvrait nos yeux à la splendeur de la liturgie romaine, mettant de propos délibéré l'accent sur le "romain". Notre première conversation tourna très vite autour de ce thème, parce qu'il avait des craintes au sujet de ma base de culture de l'Allemagne du Nord et sur la façon dont je voudrais m'accorder avec une communauté et un Abbé qui était profondément engagé à répandre l'esprit de la liturgie romaine comme l'antidote du "subjectivisme" allemand.

Nous voyons apparaître cette abbaye de Maria-Laach dont l'influence sur la Révolution liturgique fut si profonde ; or, cette apparition a lieu sous un jour favorable puisque la liturgie y est présentée comme l'antidote du subjectivisme germanique, ce qui est tout à fait vrai, même pour les subjectivismes non germaniques !

Et pourtant ce Prieur, dont l'auteur de la lettre nous parle assez peu, bien qu'il lui ait fait une forte impression, est un homme de première importance dans la genèse de la Révolution liturgique.

Dom CASEL se trouve être un des principaux penseurs du mouvement liturgique allemand avant 1939 et donc du mouvement français à partir de 1943, notamment par son ouvrage intitulé "le Mystère du Culte", dans leque il compare la liturgie avec les Mystères antiques.

Le fait est doublement significatif : d'une part, Dom CASEL appo tait un approfondissement théologique de la liturgie, un rappel de son fond, en insistant moins sur l'aspect cérémonie, décor, que sur l'aspect invisible d'actualisation et de dispensation de la Rédemption : la Liturgie retrouve ainsi sa vraie nature qui est de faire particper l'homme à la vie divine, de l'immerger dans le divin.

Et ce n'était pas là un rappel inutile, car c'est une tentation fréquente que de fignoler les formes en oubliant leur fin ; cela a d'ailleurs un nom, c'est le ritualisme qui exagère d'autant plus la minutie des détails qu'il limite là son horizon.

D'autre part, il faut le voir aussi, Dom CASEL préparait, évidemment sans le vouloir, mais réellement, la naturalisation de la liturgie à laquelle les décennies suivantes devaient conduire. Cela peut paraître inouï, mais il en est pourtant ainsi, comme nous pouvons en juger après coup, le mal étant fait.

Comment cela a-t-il pu se produire ? La démarche de Dom CASEL, et à sa suite celle de beaucoup d'autres, consistait notamment à rappeler le fond naturel, humain, pré-chrétien, du sacrifice et de la liturgie en général, et notamment son aspect initiatique, de propédeutique sacrée ; ce sont là choses vraies, qui n'auraient jamais dû être oubliées, mais qui, soulignées à ce moment-là, au sortir de la crise moderniste (si tant est qu'on en soit jamais sorti...) ne devaient pas manquer de faire passer sous silence l'autre aspect, l'originalité intrinsèque de la liturgie chrétienne, comme on l'a vu par la suite.

Il est intéressant de retrouver ici, une fois de plus, l'ambiguité des meilleures intentions lorsque leur réalisation n'est pas régie par une vue d'ensemble de la situation. Une fois encore, comme le plus souvent, le mal n'est pas venu au début de l'affirmation d'une erreur, mais de l'accentuation défectueuse d'un aspect de la vérité au détriment des autres aspects, ce qui conduit les épigones à tomber dans de franches erreurs : du désir de ne pas réduire la Liturgie au Sacrifice, ce qui l'amputerait grandement, on en est venu à supprimer le Sacrifice dans la Liturgie ! comme si, pour avantager la tige d'une plante, on lui coupait sa racine.

Il est important de distinguer ces deux étapes dans le mouvement doctrinal, sous peine de rien comprendre à ce qui constitue un drame immense : comment de ces générations de prêtres et de laïcs soucieux de retour au Vrai a pu sortir, pas à pas, l'abomination de Vatican II, du nouveau rite et de la nouvelle religion en général.

Il y a là un mouvement dialectique qu'il faut saisir, et qui demanderait d'ailleurs à être détaillé, car on le retrouve à peu près identique dans les divers domaines, pour expliquer comment nous sommes passés, en moins d'un siècle, cinquante ans peut-être, d'un mouvement de restauration à un mouvement de révolution.

Il eut plus d'appréhension lorsqu'il se rendit compte de mes rapports avec le mouvement de la jeunesse. Je dois avouer qu'il y avait,

en effet, une difficulté. Elle se présentait à moi sous l'étiquette de "La vie et la forme". Pendant tout mon noviciat, j'avais travaillé à une "grande oeuvre" sur ce thème, sans l'avoir jamais finie. Naturellement parce qu'une seule vie humaine ne suffit pas à apporter une conclusion satisfaisante à une oeuvre aussi importante.

Le fait que j'étais aux prises avec ce problème vint à l'attention de mon Abbé, Ildefonse Herwegen, et il décida que la meilleure chose pour moi était d'aller étudier à Rome avec l'espoir que l'atmosphère de la Ville éternelle apporterait plus de forme dans ma vie. Le Prieur n'était pas enthousiaste sur ce point de vue. Il pensait que mes instincts de l'Allemagne du Nord ne réagiraient pas favorablement à l'atmosphère romaine, comme la preuve en avait été faite, une fois déjà, pour un de mes compatriotes, Marthin Luther, d'Eisleben en Thuringe.

Les soucis et les occupations de ce jeune novice bénédiction sont effectivement assez étranges, mais conformes, il est vrai, au goût germanique facilement "abstracteur de quintessence".

Plus classiques sont les réactions de l'Abbé et du Prieur ; le premier croit en l'influence bénéfique de la "romanité", dans le double sens d'universalité et de durée sinon d'éternité ; le second, plus sensible aux travers du système, craint que les méandres de l'administration vaticane paraissent trop peu spirituels au jeune moine et lui fassent perdre le goût des formes au lieu de le développer en lui.

L'allusion à Luther, par contre, est un peu forcée : la Rome de Pie XI n'était plus celle de la Renaissance, et les mêmes spectacles n'étaient plus à craindre. Les périls de l'heure, à Rome, en 1923, non moins graves, étaient cependant plus discrets et feutrés : le nouveau ralliement au Monde, non plus au paganisme du XVe siècle, mais à celui du XXe, qui devait s'affirmer trois ans plus tard par la condamnation des Contrerévolutionnaires, s'opérait insidieusement.

Au reste, qu'en pensait-on à Maria-Laach, où l'on ne pouvait pas vraiment ignorer ce qui se tramait autour de la place Saint-Pierre ? Il est assez probable que l'on s'en félicitait plutôt, comme beaucoup alors, oubliant le passé, s'aveuglant sur le présent et ne voulant voir dans ce ralliement que l'ouverture pour une nouvelle conquête du monde au Christ ! Nous savons trop, hélas ! aujourd'hui, où ces rêves nous ont conduits.

La décision de l'Abbé l'emporta sur les hésitations du Prieur et je fus bientôt en route pour la Ville éternelle. Je n'oublierai jamais le moment où je vis pour la première fois le panneau indicateur ROMA et où j'entendis les cheminots crier "ROMA TERMINI" !

Moi, le jeune de Hanovre, maintenant moine de Maria Laach, me voici dans cette ville que, d'après les directives de mon Abbé et de mon Maître des Novices, j'ai à considérer comme la puissance formatrice dans la tradition vivante de la Chrétienté occidentale, comme le signe de l'ordre et le phare, ville douée d'aptitudes particulières pour un gouvernement universel.

Mais, déjà, dans le parcours, en taxi, jusqu'à saint Anselme, on remarquait les complications de l'époque. Il y avait juste un an que Mussolini avait pris possession de Rome. Il s'était efforcé de faire revivre l'esprit de Rome en tant que capitaled'empire. Des centaines de

panneaux proclamaient son dernier message : "Il vaut mieux vivre un an comme un lion que des siècles comme des moutons !". Cela raisonnait comme si on jouait aux Peaux-Rouges.

La Rome que nous avions en esprit était la Rome de l'Eglise, la Rome de Pie XI et cette Rome me faisait une grande impression. Les inquiétudes de mon Prieur n'étaient pas justifiées. Les chants mal interprétés par les chanoines à Saint Pierre ne me gênèrent pas. Ils étaient noyés dans les vagues d'enthousiasme qui accueillaient la personne vénérable du Vicaire du Christ lorsqu'il s'avançait lentement sur la sedia gestatoria surplombant la foule qui remplissait l'immensité de Saint Pierre. Pie XI était impressionnat par son maintien solennel et plein de retenue. Son visage gardait toujours par habitude un sérieux et une majesté impassible.

Lorsque, une fois, dans mon enthousiasme juvénile, j'osais lui dire, pendant une audience, que nous étions un groupe de Bénédictins récemment ordonnés qui faisions des études à Saint Anselme, je rencontrais un silence glacial de marbre. Plus tard seulement, j'ai réalisé que mon attitude avait enfreint le protocole. Non seulement "le petit fretin" mais les Cardinaux, même, tremblaient lorsqu'ils devaient se présenter devant le Pape Pie XI. L'autorité papale, dans son éloignement même, irradiait une atmosphère de fermeté et de solidité indiscutable. Le Pape et la Curie se présentaient véritablement comme le "roc" sur lequel l'Eglise était bâtie.

Quelle forte expression de la romanité ! Comme on serait tenté de croire en la solidité de ce pontife à l'aspect si terrible qu'il fait trembler non seulement les petits moines, mais même les Cardinaux ! Et pourtant la preuve du contraire ne va pas manquer de venir très vite.

Tandis que nous possédions le sentiment de sécurité que nous inspirait l'autorité du Saint Siège, nous ne pouvions éviter de nous heurter à certaines difficultés qui surgissaient de cette condition même. Il y avait de l'agitation dans l'air qui ne nous laissait pas insensibl La recherche historique avait fait des progrès rapides dans le domaine liturgique. La plus grande partie de cette recherche avait été effectuée sous les auspices des Bénédictins et nous étions les premiers informés.

La conclusion n'était pas simplement de caractère théorique. Elle concernait la célébration de la liturgie et son rôle formateur dans la vie du chrétien. Nous ne pouvions nous empêcher de remarquer qu'il n'y avait pas beaucoup de présence de l'esprit de la Liturgie romaine dans la Ville éternelle, elle-même, ni dans les paroisses ni dans l'administration. La rigidité générale du système ne donnait pas non plus beaucoup d'espoir d'un changement. La "Forme" semblait être plus forte que la "Vie".

Nous voici arrivés au point où le témoignage de Dom WINZEN devient particulièrement précieux et réclame aussi plus de nuances que jamais. Rappelons quelques éléments pour mieux l'apprécier.

Depuis la restauration de la vie bénédictine et la fondation de Solesmes en 1833, l'ordre bénédictin s'était attaché, comme il est naturel, à la liturgie, à sa pratique, et à sa connaissance théorique et

historique. Beaucoup était à faire, contrairement à ce que l'on pourrait penser au premier abord : les siècles de la Renaissance et de l'Age baroque ayant notablement privilégie certains aspects au détriment d'autres, il convenait de rétablir un équilibre vivant et plus conforme à l'esprit catholique : pour résumer en une ligne, il s'agissait de revenir d'un spectacle auquel on assiste à une action à laquelle on participe.

Mais cela posait en fait une foule de problèmes dont bien des promoteurs du mouvement liturgique étaient alors inconscients, et qui devaient produire plus d'une surprise, le moindre travers n'étant pas de développer une certaine tendance à la nouveauté pour elle-même, comme nous le verrons.

Nous devenions, au cours des ans, plus conscients de la situation et nous entreprenions de petites escapades, dans le domaine liturgique ainsi que dans le domaine philosophique et théologique. Nous commencions à lire des choses qui n'étaient pas entièrement dans la ligne de l'orthodoxie thomiste. Rousselot, Maritain, Max Scheler, Eric Peterson se profilèrent à l'horizon. Çà et là, nous célébrions la Messe suivant les nouvelles idées, dans le voisinage de Saint Sabin, ou dans les catacombes. Mais des choses telles que celles-ci étaient décidément d'avant-garde !

D'une saine conscience des nécessités liturgiques aux escapades hors de l'orthodoxie dans ses divers domaines, le pas est sauté. Nous nous trouvons ici précisément sur la ligne de fracture qui partage le mouvement de restauration du mouvement de révolution, et cette ligne nous la voyons labourée, écartelée, par une série de penseurs dont quelques noms sont donnés et combien d'autres tus.

Des liturgies plus ou moins clandestines, d'avant-garde, dans les idées nouvelles, vers 1926 à Rome ! quel symbole de la Révolution alors doublement triomphante au centre même de la Chrétienté.

En l'occurence, vers la fin de mon séjour à Saint Anselme, il advint qu'un jour, l'Abbé Primat, Fidelis v. Stotzingen, qui avait été Abbé de Maria Laach, avant son élection d'Abbé Primat, me dit qu'il y avait un jeune Monseigneur de la Secrétairerie d'Etat qui était désireux d'apprendre l'allemand et me demanda de lui donner des leçons.

D'habitude, les étudiants de Saint Anselme n'avaient pas grande occasion d'entrer en contact plus étroit avec le clergé italien. Les seuls que je connaissais bien étaient Mgr Giulo Belvederi, recteur de l'Institut pontifical de l'Archéologie chrétienne, et Mgr Angelo Grazioli, Chanoine de la Cathédrale de Vérone. Depuis, tous deux ont été appelés à la récompense céleste. C'étaient des prêtres pleins de zèle et des apôtres enthousiastes du Mouvement liturgique en Italie.

Voici une brève lumière sur les soubassements du mouvement liturgique, et il est intéressant de voir citer deux hommes, dont le premier surtout est important, et qui prouvent que, loin d'être l'apanage de quelques jeunes clercs excités, l'affaire pouvait compter sur nombre d'hommes bien placés. Qui les avait mis là où nous les trouvons, que faisaient-ils quinze ou vingt ans plus tôt, voilà deux questions dont les réponses ne manqueraient certainement pas d'intérêt.

Don Grazioli était venu plusieurs fois à Maria Laach, c'était un grand ami de l'Abbé Ildefonse ainsi que du Prieur Albert. Il était bien vu des novices de Laach, car il aimait à nous accompagner dans nos promenades en bateau sur le lac et participait activement à nos batailles navales acharnées que nous avions l'habitude d'engager dans de telles occasions.

Avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus et son visage coloré, il ne ressemblait pas du tout, à nos yeux, à un Italien, et nous ne fûmes pas surpris d'apprendre que c'était un grimpeur passionné. Après la seconde guerre mondiale, lorsque je lui rendis visite à Vérone, il me montra une photo de lui-même et de Mgr Montini, prise lors d'une course de montagne, et celui qui était le plus près de lui était Mgr Montini qu'il aimait et admirait beaucoup. Il vécut juste assez longtemps pour voir son ami élevé au siège de Milan et dans sa dernière lettre, il m'écrivit ces mots prophétiques : "Monseigneur Montini, Archevêque, Cardinal, Pape !". Il se réjouit, maintenant, au ciel, de l'accomplissement de son rêve.

Je ne fus pas long à découvrir que le jeune Monseigneur de la Secrétairerie d'Etat et moi-même, moine de Maria Laach, avions bien des points communs. C'était son amour de la Liturgie et du Chant grégorien qui avait amené Monseigneur Montini à Saint Anselme. Plus tard, il rendit visite à Maria Laach et à d'autres Abbayes bénédictines. En tant que lecteur passionné, il connaissait bien la littérature liturgique y compris les ouvrages de l'Abbé Ildefonse, qu'il tenait en haute estime

De plus, il se trouvait que nous partagions le même amour pour les jeunes. Cet amour des jeunes lui fit tourner sa sollicitude de prêtre vers les étudiants de l'Université de Rome. Il fut chapelain des "fucini", membres de la Fédération catholique italienne des étudiants de l'Université, les initiant dans ses homélies aux richesses de la liturgie et à la Parole de Dieu. "Je m'approcherai de l'autel de Dieu, de Dieu la joie de ma jeunesse !". Ces mots de la prière au bas de l'autel, depuis les premiers jours de ma conversion à la vie monastique, avaient produit sur moi une impression ineffaçable. Ils exprimaient l'affinité intérieure entre ce qu'il y avait de meilleur dans le mouvement de la jeunesse et la Chrétienté. Maintenant, je savais que le même esprit emplissait le coeur de Monseigneur Montini.

A la première lecture de ce texte, on se sent fondre devant tant de bonté, de gentillesse, de dévouement à cette belle jeunesse. Et puis lorsqu'on s'est ressaisi on réalise que ces "fucini", fer de lance de l'Action catholique italienne, sont devenus l'épine dorsale de la Démocratie chrétienne, Aldo Moro en étant le meilleur exemple.

Alors, on frissonne en voyant, une fois de plus, effectué sous nos yeux cet amalgame si méthodique de la religion et de la révolution. Enfin, on comprend mieux quel long et minutieux entraînement avait façonné Paul VI lorsqu'il a disposé des rênes de l'Eglise pour réaliser le même travail à l'échelle du monde.

Dévoué, comme il l'était, à la jeunesse, ce n'était pas un révolutionnaire. Avec une grande ouverture aux besoins de notre temps, avec son désir passionné de faire partager à ses étudiants la vitalité spirituelle de l'Eglise, il alliait une tendre vénération à la tradition,

à la précision de pensée et à une prudence délicate dans l'action. En d'autres termes, c'était un "Romain" au meilleur sens du mot, un homme d'ordre et d'équilibre. Maintenant, vous pouvez voir ce que cette rencontre signifiait pour moi. Dans la personne de Monseigneur Montini, je trouvais la réponse à mon problème sur la relation entre la "Vie" et la "Forme". C'était un Romain en qui Rome était à nouveau jeune, pleine d'espoir pour l'avenir et, en même temps, profondément enracinée dans le dépôt de la foi qu'Elle avait reçu.

Dom WINZEN résume parfaitement ce qui fut l'illusion de tant de braves gens, clercs et laïcs : croire que le moule romain, le style romain, était une garantie suffisante pour s'engager dans le dialogue avec la Révolution et en tirer le renouveau de l'Eglise. Une seconde illusion, corrélative à la première, était de croire que, puisqu'il était "Romain", Monsignor Montini ne pouvait pas être "révolutionnaire" : si cela était, comment expliquer que, en 1945, la Camarilla moderniste du Prince Rampolla ait fait de lui son champion vers les plus hautes fonctions ecclésiastiques ?

Comme ce renouveau chrétien était différent de cette renaissance de la Rome païenne que l'arrogance de Mussolini essayait d'effectuer en même temps ! Le Duce jouait le rôle de César, tandis que la Rome chrétienne ne pouvait faire qu'un rassemblement dans l'esprit du Sauveur glorifié dont l'image accueillait le peuple de Dieu du haut des absides de tant de basiliques romaines dans la majesté de la vérité et dans la bonté du Bon Pasteur. "Peuple de Sion, vois, le Seigneur va venir pour sauver les nations ; le Seigneur va faire éclater la majesté de sa voix, pour la joie de votre coeur".

Cet Introït du deuxième Dimanche de l'Avent exprime admirablement la nouvelle vie qui, d'une manière encore cachée et à peine perceptible, commençait à poindre dans l'Eglise de Rome. Son origine n'était pas le lion, mais l'Agneau de Dieu. Cette nouvelle vie n'éclata pas dans de grandes campagnes ou des organisations. Elle commença dans les catacombes avec un petit groupe de prêtres et de laïques, connus sous le nom de "Cultores martyrum" (vénérateurs de martyrs). De mon temps, leur chef était le Maître des Cérémonies du Pape, Mgr RESPIGHI.

Assurément, le contraste est bien typé et peut incliner le lecteur à accepter comme argent comptant une opposition aussi manifeste. Hélas ! la vérité est tout autre, et la distance n'est pas aussi grande entre ces deux formes révolutionnaires ; l'Histoire devait, d'ailleurs, se charger de montrer que le plus dangereux en l'occurence n'était pas le néo-païen affirmé, ni les grandes organisations, mais bien les petits réseaux occultes qui s'apprêtaient, et déjà s'entraînaient, à faire éclater la liturgie traditionnelle sous couleur de la rénover. Il est enfin assez piquant, et lourd de sens, de voir le Maître des Cérémonies du Pape à la tête d'une pareille galère ; en son genre, ce trait illustre ce qui est devenu une constante depuis Vatican II : les assauts contre la Tradition et l'Autorité se font sous l'impulsion des représentants de l'Autorité, c'est la Révolution par en haut, avatar religieux du principe synarchique.

Très souvent dans les catacombes de Rome, une femme est représentée, les mains levées en attitude de prière. C'est l'image des défunts vivant dans la paix du Christ et, en même temps, celle de l'Eglise intercédant pour les défunts. Ce tableau de l' "Ecclesia Orans" (l'Eglise en prière), comme il est dénommé, indiquait au mieux le coeur du renouveau liturgique.

Je mentionne ceci parce que cela nous aide à comprendre ce qui est au plus profond dans le coeur de notre Saint Père. J'ai parlé de l'équilibre entre la Vie et la Forme, entre le "nouveau" et l' "ancien", le passé et l'avenir, ce qui m'a tant attiré en Monseigneur Montini. Mais il est essentiel d'observer que cet équilibre n'est pas simplement une matière de discipline, ou d'esprit local. Il a ses racines dans la prière. Il jaillit du bon ordre entre la contemplation et l'action. Sous son empressement à servir les âmes et à comprendre l'époque présente, un profond amour de la vie monastique, de la solitude, de la quiétude et du recueillement, habitait le coeur de Mgr Montini.

Plus tard, lorsqu'il devint Archevêque de Milan, il se trouva à la tête du diocèse d'Italie le plus progressiste se développant très rapidement. Mais tandis qu'il tendait toutes ses ressources à faire face au défi du développement, il garda toujours en avant dans son esprit l'idée de créer au milieu de toute sa vie active un îlot réservé à l'adoration où le coeur se lèverait et se rafraîchirait dans le Seigneur.

C'est pour cette raison qu'il prit tant d'intérêt à la fondation du Mont Sauveur et à la vie bénédictine en général. Il reconnaissait l'effort constant qui se faisait de différentes manières pour combiner la contemplation et l'action, la vie monastique et la vie apostolique. Lorsque, pour la première fois, je lui parlais de l'idée du Mont Sauveur, son conseil fut de "tenir les grilles ouvertes". Il désirait que la vie monastique rayonne dans la vie de la foi.

Ces quelques paragraphes sont lourds d'équivoques et ils peuvent troubler un lecteur rapide ou celui dont l'esprit serait tenté par un certain manichéisme. Ici, tout particulièrement, serait fausse et aveuglante la conception qui envisagerait d'un côté la Tradition, toute pure, toute spirituelle, toute priante, et, de l'autre côté, la Révolution grossièrement matérialiste, chargée de viles scories et accaparée uniquement par la satisfaction de basses passions.

Si les choses se présentaient ainsi, tout serait très simple, il n'y aurait pas d'équivoques... et ce Bulletin n'aurait jamais existé.

Mais les choses ne sont pas ainsi, et les formes révolutionnaires sont subtiles, tout autant que les ruses du démon. Bien plus peuvent servir une cause objectivement révolutionnaire des personnes qui ne le sont pas elles-mêmes, au moins au départ, et qui se trouvent parées d'allures chrétiennes : ce cas est loin d'être rare et il fut longtemps légion, c'est celui des catholiques libéraux.

Si l'on veut creuser plus avant, il faut distinguer plusieurs degrés parmi ces libéraux -c'est ce que nous avons fait dans un article du Bulletin n° 1- non pour séparer un bon d'un mauvais libéralisme, car en un sens le meilleur est le pire, c'est-à-dire le plus trompeur, donc

le plus dangereux, mais pour comprendre l'attitude des personnes concrètes, plus complexe que le simple jeu des doctrines.

Ainsi le cas d'un catholique soucieux de vie intérieure au milieu de la vie active en même temps qu'il est désireux d'ouvrir l'Eglise au monde, voire de baptiser la Révolution, n'est pas extraordinaire. Il l'est d'autant moins que, à la limite, une telle nécessité est ressentie même sur un simple plan naturel : n'est-ce-pas ce besoin insatisfait qui lance aujourd'hui des millions d'Occidentaux vers le Yoga ou le Zen ?

Chers amis du Mont Sauveur, dans cette chronique de Noël, nous avons essayé de vous faire partager le lien particulier qui nous unit à notre Saint Père, le Pape Paul VI. Soyons ses fidèles disciples. Répondons aux profondes aspirations de son coeur. Soyons sa couronne et sa joie. En suivant son exemple, gardons, à cette époque de renouveau dans l'Eglise, le juste équilibre entre la "Vie " et la "Forme", entre le "nouveau" et l' "ancien", entre la contemplation et l'action. Soyons Romains dans le sens catholique du terme.

Vous voyez par quelle voie merveilleuse la Divine Providence a guidé l'Eglise, si vous jetez un regard en arrière sur le chemin que nous avons parcouru depuis nos 20 ans. Qui aurait jamais pensé que ce serait Monseigneur Montini qui, en tant que Paul VI, promulguerait les premiers décrets du Second Concile du Vatican et que ces décrets amèneraient le renouveau de cette même vie liturgique de l'Eglise qu'il s'était pris à aimer si profondément et qui était à la source de toute son activité de prêtre.

Il est temps maintenant de donner vie à ces décrets en entrant délibérément et avec ardeur dans l'esprit qui se tient derrière eux. C'est l'esprit de cette proclamation céleste qui accompagnait le Verbe qui se faisait chair pour demeurer parmi nous. "Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et paix sur la terre aux hommes qui sont les amis de Dieu".

Fr. Damase WINZEN, O. S. B.

On ne peut lire ces lignes sans éprouver un sentiment d'indignation qui se change en douleur à la seconde lecture. Devant le cataclysme et le désastre, non seulement liturgique mais ecclésial, qui a accompagné et suivi l'aggiornamento de Vatican II, le Concile de Jean XXIII et de Paul VI, un tel optimisme ne peut que paraître dérisoire.

Bien plus, il conduit à s'interroger légitimement sur la lucidité intellectuelle et spirituelle de son auteur, un Père Abbé fondateur ! Mais après tout, nous avons déjà la réponse, nous venons de la lire : un tel aveuglement est le fruit de la formation reçue pendant quarante ans ; or, ce cas ne fût pas unique, il fut même général : de combien de Pères conciliaires n'explique-t-il pas l'attitude, inconcevable au premier abord ?

C'est à ce titre que la lettre de Dom WINZEN nous a paru digne d'intérêt et que nous l'avons rapidement commentée. Par ses divers aspects, dans son bien comme dans son mal peut-on dire, elle nous dépeint, mieux que quiconque ne pouvait le faire de l'extérieur, le paysage mental et spirituel d'un "homme du Concile".

En effet, l'auteur n'est pas un de ces fonctionnaires ecclésiastiques que l'on peut facilement soupçonner d'être passé à l'ennemi, à la romaine, subrepticement, entre deux portes, mais, tout au contraire, un

homme de prière, un moine, dont le témoignage est crédible et, de ce fait, d'autant plus précieux.

Quatre traits nous paraissent résumer la leçon que nous pouvons en tirer :

1° Lorsque s'est développée l'agression multiforme de la Révolution contre l'Eglise, au cours du 19e siècle, les soubassements du Christianisme sont apparus comme déjà fortement corrodés ; en particulier, ici, sur le plan liturgique, la pratique générale portait la lourde empreinte des siècles passés et la liturgie ne constituait plus guère, surtout pour les laïcs, le véhicule privilégié de la catéchèse et de la spiritualité : trop souvent, elle n'était qu'une formalité dans le double sens d'obligation mal ressentie et de forme sans vie, au lieu d'être le canal essentiel de la vie chrétienne.

2° Dans ces conditions, il est logique que la restauration liturgique ait été ressentie comme une urgente nécessité, un préalable à la restauration du corps chrétien pour le rendre fort face à ses agresseurs. Et, de fait, les différents maîtres de cette entreprise, le Père Julien Aymard comme Dom Guéranger, étaient bien des contrerévolutionnaires conscients et décidés.

3° A partir de 1890, la ligne du Ralliement à la Révolution l'ayant peu à peu emporté, et débouché notamment sur la crise moderniste, l'oeuvre de restauration devint plus ambiguë, au moins chez certains de ses promoteurs. Lorsque 50 ans plus tard, le Ralliement fut définitivement acquis, l'équivoque put assurer ses positions et se développer ; la période décrite par Dom Winzen est typique de ce mélange insidieux de "retour à la Tradition" et de "passage à la Révolution", qui permettait à chacun d'être satisfait en voyant midi à sa porte.

4° Pris dans ce mouvement, dans cette dynamique, un grand nombre d'hommes, non des médiocres mais des hommes de valeur comme Dom Winzen, furent aveuglés et prirent les vessies pour des lanternes. Par la suite, ils entraînèrent la foule de leurs disciples, pleins d'admiration pour des maîtres effectivement admirables par bien des côtés.

Cet aveuglement, tant des maîtres que des disciples, trouve en fait son origine, et son explication ultime sinon totale, dans cette attitude de non-résistance à la Révolution qui constitue l'essence du Ralliement, et, pour la plupart aussi, dans une méconnaissance profonde de la Révolution qui n'est pas le mystère le moins important de toute cette affaire.

Cette myopie, annulant des trésors de dévouement et de bonne volonté, a fait de ceux qui en étaient victimes les meilleurs agents de la Révolution, d'autant meilleurs précisément qu'ils en étaient inconscients, car à cette armée d'aveugles n'ont pas manqué les guides du franc mensonge, au service direct de l'Adversaire pour accomplir sa tâche.

La réunion de ces éléments confirme ce que chacun a pu constater : l'acceptation ou le refus de la Révolution liturgique sont devenus le principal critère de l'acceptation ou du refus de la pénétration de la Révolution dans le Christianisme. Certes, la prise de conscience est tardive, mais l'essentiel est qu'elle se soit produite et qu'elle puisse conduire enfin à la véritable restauration liturgique qui s'impose depuis longtemps et qui reste à réaliser.

P. R.

NOTES DE GERANCE

RESULTATS

La halte des vacances a quelque peu freiné l'arrivée de nouveaux abonnés et, surtout, perturbé le renouvellement des abonnements anciens, dont près de la moitié venait cette fois-ci à échéance.

Un papillon est joint à ce bulletin pour attirer l'attention de nos lecteurs sur ce point.

COMMENT NOUS AIDER ?

Depuis le premier numéro le montant de l'abonnement est resté fixé à 20 F. Malheureusement, en moins de deux ans, le prix de l'envoi postal a augmenté de près de 30%, passant de 2,75 F à 3,50 F, et le papier ainsi que l'encre de 20% environ.

Il serait donc peu raisonnable de ne pas suivre et de maintenir notre tarif initial. C'est pourquoi, à partir de la sortie de ce N°4, l'abonnement passe à 25 F.

D'autre part, un certain nombre de personnes, notamment parmi les abonnés récents, ont préféré régler un abonnement double pour quatre numéros, afin de s'éviter le souci d'un règlement nouveau une fois sur deux : c'est une bonne formule qui nous simplifierait également la tâche.

On peut donc, au choix, régler deux numéros pour 25 F, ou quatre numéros pour 50 F.

La vente au numéro a pris un bon départ en quelques villes, et les résultats montrent l'intérêt de la formule qu'il convient d'étendre à un plus grand nombre de centres. Pour celà, que nos abonnés prennent contact : un petit paquet de 5 ou 10 bulletins, selon leur demande, leur sera envoyé qu'ils règleront une fois la vente faite.

Enfin nous remercions à nouveau les souscripteurs du fonds de soutien dont l'aide permet les envois de prospection ainsi que, à partir de ce numéro 4, une augmentation substantielle du tirage qui évitera un épuisement trop rapide, comme c'est hélas le cas pour les deux premiers numéros.